

À l’ombre d’Angkor

George Groslier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

Sur le Mékong.

6 juin 1913.

C'est, à cette époque des basses eaux, la grande poésie du fleuve avec ses rives escarpées, coupées à pic dans une terre rouge comme de la chair. Tous les arbres y poussent vigoureusement : le teck aux larges feuilles vert tendre, les palmiers à sucre et leurs boules de palmes, les bambous semblables à des jaillissements d'eau verte, grêles dans le bas et qui retombent après un épanouissement délicat, d'immenses banians abritant les pagodes, les manguiers noirs — et puis, de grands cadavres d'arbres aux blancheurs d'ossements. Leurs branches tordues font des gestes désespérés à l'eau qui passe. Mais, comme en ce pays rien n'est complètement mort ou tout à fait triste, des lianes fastueuses empanachent ces squelettes.

Souvent une petite île surgit, semblable à un grand vaisseau à l'ancre dans le courant, un grand vaisseau en fête et tout orné de verdure. Et toujours ce sont les herbes flottantes aux fleurs mauves ; les cormorans, ailes ouvertes, noirs et immobiles dans le soleil ; une pirogue dormant sous un arbre qui la remplit de feuilles ; un enfant nu qui se baigne ; des oiseaux bleus ; le bond scintillant d'un poisson et jetées sur la berge pour sécher, les étoffes safran des bonzes.

Les sampans ont les deux extrémités relevées, un pagayeur sur chacune ; et souvent une femme à l'écharpe éclatante est posée au milieu comme une grande fleur. Chaque sampan flotte au ras de l'eau et la frôle comme un mince croissant noir répété par elle en sens inverse. De sorte que deux croissants sont là : un qui glisse — l'autre qui tremble.

Cette pirogue creusée dans un seul tronc d'arbre est presque l'unique richesse du riverain. Il y habite souvent, y pêche, y transporte des fruits et des vivres protégés par des feuilles. Accroupi à l'arrière il s'arrose d'eau exquise à sa fatigue. Il y chante des refrains qui l'aident à ramer. Il y dort et rêve dans le bercement du fleuve et l'ombre des bambous. Il y mène sa femme « posée comme une fleur » et ses enfants y jouent et s'exercent au maniement des pagaies.

Le tronc d'arbre qui fut autrefois balancé par le vent au bord de cette eau, l'est maintenant par cette eau et sous le même vent. Et sa double existence reste attachée à la même rive.

N'est-ce pas tout cela qui m'émeut au passage des sampans indigènes ; cette poésie intime qui s'isole dans un bercement suivi d'un sillage, sur la grande eau calme du fleuve, tandis qu'au delà tout est imposant et solennel : le ciel embrasé, la ligne lointaine et mystérieuse des berges, et le silence.

Les rives se perdent à l'horizon et des roches çà et là émergent. Les arbres, chaque année, battus par les eaux montantes jusqu'à leurs premières branches, montrent des racines blanches jetées dans le courant. Une écume épaisse et persistante tournoie. Partout des remous roussâtres décèlent une perfidie, un danger ou un abîme. Le grand ciel blanc est implacable. L'eau fait un bruit doucereux. Ce sont les rapides.

Alors les pagayeurs précipitent leurs manœuvres. Sur l'étroite planche qui fait le tour de l'embarcation, ils frappent en cadence de leurs pieds nus et crispés.

Penchés en avant à croire qu'ils vont tomber, le dos bombé et ruisselant sous le soleil, l'extrémité de la perche à l'aisselle, ils commencent le combat. La jonque reste sur place, roule bord sur bord, se dresse de l'avant et gémit sur des branches à fleur d'eau. Les perches de bambou, pressées à se briser, vibrent comme des cordes de viole. Les hommes halètent, crient, — et puis tout cesse : la barre est passée.

Sous un arbre qui penche, les pagayeurs brisés de fatigue poussent la jonque. Ils se jettent à l'eau avec délice, boivent à longues gorgées. Et c'est très beau ce repos, cette fraîcheur, ces nouvelles forces puisées, au sein de l'élément auquel on vient de disputer sa vie, en cet endroit qu'on voit encore et dans lequel un homme tombé eut été un homme perdu.

L'homme calme et civilisé qui se trouve allongé sous le toit de la pirogue assiste à ces tableaux successifs de violence et de paix. La question de la vie est bien vite envisagée lorsqu'elle ne tient plus qu'à une perche de bambou qu'un homme casse du genou et qu'ayant observé la face du nautonier, on reconnaît les yeux vagues et les joues creuses que font les fumées de l'opium.

Quant à moi, qui ne suis pas très sûr d'être calme ni civilisé, le danger m'a semblé très illusoire. L'effort de ces hommes m'a préoccupé plus que la raison : c'est lui qui m'a impressionné et non les rapides.

II

VAT PHU.

15 juin.

Chacun des deux édifices de Vat Phu qui se trouvent sur la première assise est bas, long, sur un soubassement aux moulures puissantes. Les toitures sont écroulées. Au milieu, un perron dresse quatre colonnes qui penchent. De grands murs sans aucun ornement se couronnent d'une frise qui, bien que délicate, prend une richesse particulière. L'ensemble est d'une noble élégance.

Voilà une description exacte et froide. Que l'on considère pourtant tout ce qu'il m'aurait fallu faire pour l'exprimer en peinture. Serais-je parvenu à transcrire cette « noble élégance » ? Je continue.

Ces pierres de grès lavées par les pluies, brûlées de soleil, ont pris, de siècle en siècle, des tons d'une finesse infinie. Mon pinceau serait-il assez habile pour rendre ce « gris d'une finesse infinie » que ma plume n'a qu'à mentionner ? Voilà pourquoi les peintres se mêlent parfois d'écrire.

Au-delà du temple, le flanc du mont où il fut édifié, monte dans des nuages perpétuels. Des roches qui surplombent le sanctuaire, une eau fraîche coule goutte à goutte. La psalmodie d'un bonze, accroupi à l'entrée d'une grotte, descend jusqu'à moi. Une brise légère plisse l'eau du grand lac où plonge le pied du mont. Elle apporte, on ne sait d'où, des parfums de citronnelle et de frangipanier. Et la vue s'étend sur la plaine, la vallée du Mékong et l'horizon bleu des montagnes des Boloven.

Notre édifice est dans son cadre. Comprend-on désormais le charme de sa simplicité et tout le caractère qu'expriment dans le crépuscule ses colonnes qui penchent ? Comme il est bien là, ce temple dominant le pays, et se mêlant un peu à la verdure qui bleuit.

Maintenant, de la plaine, arrive le son des grelots des buffles. L'horizon se violace. La psalmodie du bonze s'est éteinte avec sa robe jaune. La brise est tombée. Le lac dort sous un voile qui se déchire aux arbres de la rive. Tout s'efface : l'édifice, les fice, les grands escaliers, les monstres gardiens, le sanctuaire, là haut, dans les arbres fleuris et le mont et la plaine. Et par dessus tout est monté, venant de l'horizon, le crissement des cigales.

Dirai-je qu'en ces instants mon âme tranquille est envahie d'une joie absolue ? En un tel cadre lointain et perdu, je distingue, par delà le lac, le feu de mon campement. Je suis là pour demander et trouver, s'il se peut, leur secret aux choses et le dire. Alors, ravi par mon enthousiasme, voyageur qui passe où ceux de son pays ne vont pas, ne dois-je pas, pour tâcher de garder la trace des heures généreuses, demander à toutes mes facultés un maximum d'efforts ? Ainsi, au cours du voyage,

rencontrant un arroyo sans pont, je fais un paquet de mes vêtements, et remplaçant la marche par la nage, je tâche d'atteindre l'autre rive.

16 juin.

Assis en haut du grand escalier, j'ai vu partir une foule de femmes laotiennes. Elles étaient venues porter aux bonzes des offrandes d'ananas, de bananes, de riz et de petites bougies. C'était fête religieuse aujourd'hui. C'est pourquoi, sur les bornes antiques et les monstres grimaçants de l'avenue, il y avait des fleurs blanches précieusement déposées.

Les femmes descendaient par grappes le long du grand escalier, et s'enfonçaient peu à peu dans l'avenue et vers l'insondable verdure. Leurs paniers vides se balançaient à l'extrémité des fléaux. Elles avaient toutes un même geste de bras plié dont la courbe gracieuse se profilait sur le ciel.

Passèrent quatre fillettes. Deux avaient une écharpe blanche ; l'autre, une écharpe rose vif acide ; celle de la quatrième était bleue. Leurs pagnes semblables, leurs corps charmants, elles avaient mis toutes les quatre une fleur sur l'oreille. Elles considérèrent l'escalier à pic dont les hautes marches s'écroulaient sous leur fragilité, et puis, ayant rajusté leurs écharpes autour de leurs jeunes seins, elles s'enfoncèrent à leur tour, éclatantes, sur les pierres grises et dans le soleil. D'autres femmes arrachaient pieusement l'herbe autour du sanctuaire.

Les bonzes contemplaient ce spectacle en fumant. Ils se sont installés dans ce site de rêve, au pied de la muraille de roches énormes enguirlandée de verdure. La température y est toujours fraîche. Le fleuve s'étale au loin. Sous les arbres fleuris, l'antique et minuscule sanctuaire, ciselé comme une châsse, abrite le Bouddha, après avoir ruisselé jadis de l'eau des lingas. Et rien ne trouble cette paix aérienne, ni le hurlement des chiens, ni les paroles des hommes, ni les vains bruits de la terre.

Cette journée de soleil s'est achevée sous un ciel gris. La montagne Lingaparvata profilait sa masse, tel un lion couché, la tête mi-levée. Ses flancs qu'embuait une brume transparente étaient d'un bleu tragique. Et un ciel aux tons d'étain brillait dans l'eau figée des rizières.

18 juin.

Au delà du perron monumental édifié en bordure du lac, commence aussitôt la longue avenue d'accès, orientée selon la marche du soleil. En pente douce d'abord, elle suit le flanc du mont, puis, sautant de plateforme en plateforme par de grands escaliers, elle atteint enfin, à six cents mètres du lac, le petit sanctuaire.

De chaque côté, la forêt s'arrête, laissant le soleil dévorer ces ruines. Des bornes élégantes penchent et jonchent les dalles. Il y avait là autrefois le grand serpent Naga, dont le corps de pierre bordait l'avenue et relevait aux perrons les épanouissements de ses têtes. Il s'y trouvait aussi à droite et à gauche, en contre-bas, des bassins ou des jardins.

Sur la première assise, se voient les deux édifices dont j'ai déjà parlé. Quelques jeunes arbres ont repoussé depuis le déboisement, mais ne donnent pas encore l'ombre nécessaire aux choses mortes.

L'avenue continue ensuite, bordée d'une double colonnade écroulée, dépasse les assises successives entre des restes d'édicules et touche enfin au pied du dernier escalier, celui du sanctuaire, haut de dix-huit mètres et de quatre-vingt marches.

En dehors du sanctuaire autour duquel les arbres n'ont pas été détruits ou ont repoussé, le groupe de Vat Phu, par lui-même, ne sollicite pas fortement l'esprit. De fausses idées archéologiques ont fait abattre les arbres séculaires, les guirlandes de lianes, la parure confidente où l'âme retrouve tant de choses douces à ses rêves. Nus, gris, les monuments qui n'ont pas par eux-mêmes, en dehors du sanctuaire, un bien grand caractère, — sont mornes et tristes. Le soleil les brûle ; le regard au lieu d'errer de la feuille à l'ornement, de la statue renversée à la

liane qui l'étreint et la pleure, du mur au berceau et des fenêtres à des horizons proches, passe brutalement de l'ombre au ciel éblouissant et de la terre vide aux murailles nues.

Enlever la parure, c'est faire apparaître le chaos. Le mal date de longtemps. Les racines et les branches ont achevé la dévastation des hommes. Mais l'arbre frémissant répand sur ces cadavres l'ombre et les parfums ; les mousses étendent leur drap polychrome. La végétation n'a achevé la victime que pour la mieux ensevelir. L'eau claire dort au creux des pierres et les orchidées brillent dans l'ombre verte. Afin d'éviter un petit détour, un pas de plus, on détruit en une journée ce lent et miraculeux travail, une sérénité séculaire et la paix, la grande, l'ineffable paix.

19 juin.

Au pied du mont, des villages sont cachés dans des nids de bambous épineux. Des abatis touffus les entourent et rendent les entrées invisibles, par peur du tigre. Aux portes, de petits autels avec des fleurs sèches et du riz propitiatoire, par crainte des génies. Et l'on pénètre ensuite, sous une voûte de bananiers.

Tout d'abord, ce sont des hurlements de chiens qu'effare le casque blanc et des fuites de petits enfants nus. Et puis les mauvaises odeurs de peaux de buffles séchant au soleil sous des essaims de mouches aux couleurs métalliques. Enfin, le pittoresque et l'exotique apparaissent.

Çà et là sous des goyaviers aux troncs tourmentés, parmi les élancements frêles des aréquiers, l'empanachement des bambous ou à l'ombre d'un banian séculaire, les cases se groupent, tournées à tous les points cardinaux et ouvrant à tous les vents. Elles sont construites sur des pilotis à hauteur d'homme recouvertes de chaume et fermées de panneaux en bambou tressé. Devant, sous de jeunes arbres ou sur l'avancée du plancher, des jarres conservent l'eau. Souvent ces jarres qu'accompagne le panier à riz ou une nasse effilée forment, dans l'ombre que tache du soleil, des ensembles harmonieux. Les moindres

choses, en certains lieux, s'éclairent ou se groupent de telle façon que l'ensemble de leurs volumes ou des taches claires et sombres qu'ils provoquent est d'une harmonie parfaite.

On voit sous les cases des bâts de rotin, des mangeoires faites d'un bambou fendu, des cotonnades qui sèchent en sortant de la teinture, des paniers ronds, vernis, servant à puiser l'eau.

Des femmes tissaient. L'une d'elles portait une fleur de champa sur l'oreille et des grains de métal au poignet. Ses beaux seins drus s'épanouissaient dans l'ombre grise et lorsqu'elle s'est retournée à mon approche, un mince rayon de soleil illumina le cône d'ivoire qui ornait son oreille. Au delà de la case qui l'abritait et au bout d'un long pieu, l'on voyait un pigeonnier surmonté d'une toiture aiguë de pagode. Plus loin, deux hommes surveillaient des morceaux de chair découpée, étalés sur une claie et qui grillaient au feu. Les hommes avaient du sang jusqu'aux coudes. Ils étaient assis sur un pilon à paddy. Le chien à tête de loup dormait sur un lit blond de mouture épandue.

Errant à travers ce village, et puisque le sentiment rustique qu'il convenait d'éprouver m'envahissait, j'essayai de me remémorer les villages lointains de France. En vain ai-je imaginé de grands arbres, une journée accablante de juillet, la mouture de blé sur l'aire des granges, le pigeonnier à l'entrée de la cour et la charrette à bœufs sous le noyer. Je n'ai pu juxtaposer les deux visions.

C'est qu'ici, dans cette brousse qui n'est pas la campagne, — notre campagne —, dans cette brousse âpre et brûlée, où seuls poussent le riz et quelques courges, le village ne signifie pas le groupement autour du clocher. C'est l'oasis un peu moins rude que la jungle, l'abri contre le fauve. Ce ne sont pas de pauvres travailleurs qui l'habitent, mais de pauvres hommes. Ils récoltent leur riz dans la vase. Les mauvais génies les guettent ; le moustique siffle autour de leur nudité. La moindre plaie suppure et ils l'enveniment encore avec les onguents de leurs sorciers. Ce sont d'abord six mois de sécheresse durant laquelle la terre se

fend, les greniers se vident et l'eau manque. Puis viennent six mois de pluies où tout pourrit, où les campagnes sont inondées et où la fièvre, réveillée, s'évapore du sol et traîne sous les arbres.

Certes, les forêts sont superbes, les fleurs énormes, et les soirs magnifiques ! Mais, n'est-ce pas celui qui arrive d'Occident qui a inventé ce mot : exotisme, ne pouvant pas y adapter celui de rustique ? Le riz qui est la seule culture ne monte pas, ainsi que nos blés et nos seigles, comme une promesse. Ce n'est pas l'emblème de la prospérité de ceux qui le sèment, la raison de l'agrandissement des granges, ni la dot des filles. C'est la chose nécessaire, indispensable, l'objet du seul effort de l'homme qui ne veut pas mourir de faim. Sa moisson n'égrène pas au flanc des collines des groupes joyeux, — mais de tristes sauvages dans la vase jusqu'au genou et qui poussent, durant les nuits, des hurlements lugubres, pour disputer ce maigre bien aux oiseaux et aux fauves.

Il ne faut pas croire que dans de tels pays où les voyages sont interminables et pénibles, on traverse des lieux toujours magnifiques. Il y a des chevauchées entre des murailles d'herbe qui vous dépassent ; des journées éternelles dans les forêts claires aux petits arbres rabougris dont les grandes feuilles sèches jonchent le sol et font sous les pas un bruit de métal, ou bien des heures et des heures sans fin sous une toiture de sampan, tandis que l'eau alentour est aveuglante.

Au surplus, tout est fatigue. La sueur coule le long du corps, le soleil brûle les yeux et la peau. Vous êtes brisé par le trot incertain du petit cheval, le tangage de votre éléphant ou les cahots de votre charrette. Des nuées de taons vous escortent. On ne peut s'asseoir par terre à l'ombre : les fourmis rouges sont partout et le moustique, messager de fièvre, est roi. Êtes-vous en forêt ? Des ronces pendent en de minces filaments terriblement armés ; les bambous sont recouverts d'épines acérées et longues comme des poignards. Il faut souvent tailler sa route à coups de hache, et qui se referme derrière vous dans une ombre humide et accablante. Voici l'eau : le gavial y somnole, ou des tortues au

long cou et au bec d'aigle qui vous arrachent des morceaux de chair. Il y a encore de longues herbes coupantes comme des faulx. La quinine absorbée chaque jour occasionne des bourdonnements d'oreille. Le front plie sous le fardeau du casque trop lourd. Vous allez ainsi des semaines entières dans ces solitudes. Et c'est dans cet état que vous devez vous servir de toutes vos facultés. Repoussé par cette nature sauvage qui vous est si hostile, il faut cependant s'accrocher à elle de toutes ses forces, si l'on veut lui dérober quelques-uns de ses mystères, quelques-unes de ses beautés. La lutte est inégale, — mais belle et passionnante.

Àmon retour du village, j'ai dit à un coolie d'aller dans une mare me cueillir des lotus roses. Grosses comme les deux poings, saignantes, lourdes, ces fleurs luisaient étrangement sous les arbres et sur l'eau noire. Un oiseau cria dans les branches en fuyant. Et dans l'eau puante qui s'ennuageait de vase et lui montait aux cuisses, je regardais revenir l'homme sale et laid qui tenait dans ses mains éloignées de son corps, — les fleurs divines.

III

Tonlé Repou.

12 juillet.

Le Tonlé Repou est un fleuve calme et triste. Ses rives ne sont que frondaisons au mouvement d'une uniforme majesté. Il est quatre heures, et depuis ce matin, je n'ai pas aperçu un être humain, un sampan, une fumée. Les cris des oiseaux, même, sont rares. Et la seule créature vivante que j'aie entrevue fut un grand serpent remontant le courant, la tête dressée hors de l'eau et laissant derrière lui un long sillage triangulaire.

Les bonzes de Kompong Sralao m'ont prêté leur sampan. Une loggia en occupe le centre, couverte d'un toit tressé, bombé et orné aux quatre angles, de légers Nagas sculptés. Cinq petites fenêtres carrées l'aèrent.

Hier, à la nuit tombante, mon convoi s'arrêta à un détour du fleuve, sous un berceau de feuillages et s'amarra à un arbre compliqué tombé dans l'eau, mais dont le tronc, reprenant vie, se relevait blanc et arrondi comme un col de cygne.

De la berge, je voyais dans la cabine éclairée par le photophore qu'elle venait d'allumer la femme cambodgienne d'un de mes gens. La glace à la main, les jambes croisées, elle peignait ses courts cheveux où tout le jour elle avait mis des fleurs pour les parfumer. Sa main méticuleuse passait tantôt dans l'ombre et tantôt dans la lumière. Quelques ustensiles brillaient sans qu'on les distinguât, et devant une fenêtre, pendait encore l'écharpe orange, mise là contre le soleil.

Ce tableau, tout encadré par la porte de la jonque, tenait dans deux mètres carrés et semblait suspendu dans le paysage. Au delà, c'était la nuit de l'arbre retombant en voûte, l'eau où traînaient des clartés dernières et l'autre berge d'un noir profond.

Sur les bas-reliefs d'Angkor, on voit souvent, soit dans une embarcation, soit sous le toit d'une charrette, une princesse, la glace à la main, qui occupe les longueurs de la route à entretenir et à parer sa beauté.

Il y a mille trois cents ans, sur ce même fleuve et se rendant au temple où je me rends, peut-être en cet endroit, un prince arrêta son convoi. Les sampans et leurs ornements, étaient exactement semblables à ceux-ci. Une des femmes de sa suite, la glace ronde en mains, fit sans doute sa toilette. Le type était le même ; le pagne, le geste — semblables. Peut-être, au ciel, comme ce soir, il courait des nuages menaçants. Les vieilles sculptures nous montrent, aux fenêtres, des rideaux pareils. Et peut-être encore que, pour se préserver de la fraî-

cheur des soirs, la princesse antique avait mis sur sa poitrine, que les femmes alors gardaient nue, la même écharpe orange.

Entre trois pierres, comme au temps d'Angkor, les coolies allument le feu. Nus, un court sampot aux reins, habitants de ce haut Cambodge où notre civilisation n'arrive pas encore, parlant la vieille langue, je les reconnaissais pour les avoir vus sur les bas-reliefs avec les mêmes couteaux et les mêmes marmites à cuire le riz.

Ainsi, à chaque instant, on se convainc que rien n'est changé dans ce peuple. Les charrettes ont le même nombre de rayons aux roues, les cases de bois sont celles des sculptures, les armes et les engins de pêche n'ont pas varié. On retrouve les bijoux d'autrefois aux oreilles et au cou des femmes des rizières. Les mêmes bouffons précèdent les cortèges. On pèse le riz avec les mêmes poids et dans les mêmes balances. La flûte à huit trous, les cymbales, les conques et les tam-tams d'il y a dix siècles sont encore de toutes les fêtes.

Mais ce peuple, tel un grand reptile saisi d'un froid éternel, reste dans sa torpeur et l'écroulement de ses temples. Sans volonté, sans pensée, sans métamorphose, ne reconnaissant pas les édifices où se célébraient les cultes d'adoration, il se traîne aveuglément dans les sentiers séculaires dont son corps raidi ne peut épouser que les formes. Et la femme qui se coiffait, hier, dans le sampan avec les apparences des antiques princesses dont elle est fille, sait à peine qu'elle se rend vers les ruines de son passé.

Tous les lieux de ce pays sont historiques. Cette vallée du Mékong fut battue par les émissaires des princes civilisateurs et destructeurs. Des centaines de kilomètres de chaussées ont laissé des traces dans les forêts où l'on ne va plus et dont le sel était jadis couvert d'hommes.

Les dieux ont disparu, — et la Mort ironique n'a laissé que les esclaves. La puissance fut vaine et le néant respecta l'ustensile du sauvage. Le génie indou a passé dans ce pays, comme un vaisseau sur la

mer. Avec toute sa splendeur, il a sombré, et sur cette mer ne flottent plus que la barque et la pagaie qu'il y avait rencontrées.

Àl'ombre d'Angkor, on n'a pas seulement un extraordinaire exemple de civilisation morte, détruite par des vicissitudes, mais dont les flambeaux entretenus brilleraient toujours. Rome, la Grèce existent encore. Si leurs enfants ne vivent plus comme leurs aïeux, ils en ont conservé les philosophies, les arts immortels, ou vivent de leurs reflets.

Ici, tout est mort. Tous les génies se sont heurtés à l'homme sauvage. Dans son invincible apathie, fermant les yeux et les oreilles, passif, et moins malléable que les pierres qu'on lui fît ciseler et qui gardent au moins une empreinte, il a conservé à travers les siècles et les bouleversements, sa pose naturelle dans sa belle nature. Elle et lui, asservis, ont toujours, avant de disparaître, laissé tomber la graine essentielle de la race et des espèces. Et les voilà de nouveau, malgré le feu, le fer, la parole — tels qu'autrefois — ensemble sur des ruines, l'une donnant ses mêmes fleurs, l'autre faisant son même geste.

13 juillet.

Il me vient des enthousiasmes inexplicables. Est-ce parce qu'à un moment donné, mes facultés assoupies et fatiguées se réveillent soudain ; ou bien que, selon les milieux et les pensées qu'ils suggèrent, elles se trouvent à l'unisson ? Je ne sais. Et d'ailleurs ai-je besoin de savoir d'où viennent les vagues de parfum qui passent sur l'eau, d'une rive à l'autre !

Une grosse averse est tombée. C'est la saison des pluies qui commence. Le fleuve était tout hérissé de gouttelettes rejaillissantes. Les pagayeurs, brillants comme des bronzes, tête baissée, rasaient les arbres. Ils avaient protégé les bagages de grandes feuilles de palmiers à sucre, plissées, et ouvertes comme des éventails.

Mon boy annamite, presque nu, cambré à l'avant du sampan, levait ses bras et sa tête vers le ciel, dans l'ondée rafraîchissante. Il semblait

continuer la proue de la pirogue comme la statue d'un jeune dieu, sculpté dans l'ivoire, et placé là pour fendre l'air et la vague.

Il poussa de longs cris pour apeurer davantage les singes de la rive. Les coolies crièrent à leur tour. Et les voix de tous ces hommes, grondantes, joyeuses, s'élançaient dans la pluie jusqu'aux sommets des arbres, amplifiées par la sonorité des solitudes et renvoyées par l'eau comme un tonnerre venant d'en bas.

Un arbre s'était effondré dans le fleuve, mais les lianes qu'il avait entraînées, s'étaient retenues à ceux de la rive. Elles tendaient de l'un aux autres de grandes tentacules balançantes, fouettées par la pluie. Et l'orage ayant cessé, dans la fraîcheur de toute cette végétation mouillée qui portait une perle à chacune de ses feuilles, le grand silence succédant au bruit de l'eau, c'est alors qu'il m'est venu une de ces joies de vivre indescriptibles.

Maître de la quinzaine d'hommes que j'ai avec moi, ma maison à ma suite, ordonnateur de l'heure, je pensais qu'en ces instants ma vie était à moi, toute à moi et que je n'avais à l'assujettir à rien, ni à personne. Je couche le soir en l'endroit le plus beau de la route, où je juge que le fleuve à mon réveil, aura sa plus belle aurore. Et s'il me plaît en l'un de ces lieux d'y élever ma maison, d'y vivre et d'y mourir, je n'ai qu'à le vouloir.

En de tels endroits, l'argent ne compte plus, la vanité n'a pas de raison d'être. La catastrophe de l'arbre interdit l'orgueil. L'horizon tutélaire, la vie et la mort jointes éternellement ; leurs symboles : la fleur et la pourriture ne peuvent suggérer une pensée mesquine, basse, étroite ou vile. Je suis le centre de cette solitude, l'âme ou le cœur vers qui tout converge. L'eau qui coule, le vent, les arbres, le ciel sont à moi et — puisque je suis seul — à moi seul.

Dans les campagnes de France, en peut-il être ainsi ? L'homme partout présent, ramène tout à lui. Un champ de blé éveille l'idée de mois-

son. La forêt appartient à quelqu'un. Le fleuve est battu par l'hélice. Et toujours, l'esprit heurte le cercle de fer des nécessités civilisatrices.

Ici, rien de semblable. Du nid de feuilles où mon sampan est amarré, je m'élance jusqu'aux sommets des arbres de l'horizon. Aussi long soit-il, pas une fois dans ce parcours, l'idée de l'homme ne s'interposera, puisque l'être humain est entièrement lié à la nature, et que ni ses actes, ni ses aspirations ne l'en séparent.

Après avoir décrit de grands cercles dans la plénitude de sa force, de sa jeunesse, mon esprit libre pourra fondre ou se poser doucement en un endroit quelconque, sans que jamais un obstacle ne l'empêche ou de veiller, ou de dormir sous ses ailes reployées.

IV

Prah Vihear.

25 juillet.

Après demain, j'arriverai au Prah Vihear. J'ai en moi les plus sombres pressentiments. Depuis plus de trois ans, je rêvais d'étudier ce temple. Souvent, d'Angkor, voyant par temps clair, loin au Nord et à peine sensible, la chaîne des Dangrek, où je le savais posé comme un nid d'aigle, une envie irrésistible d'y aller se mêlait en moi, à une sorte d'effroi irraisonné.

Chaque fois que j'ai pensé à ce temple, deux idées ont surgi en mon esprit comme deux sœurs ennemies : l'une superbe, l'autre tragique. Je savais en effet l'accès de ce point difficile, sa situation en haut d'un pic, au bord d'un abîme. J'en imaginais la désolation, le vent âpre qui le fouette après avoir passé sur tout le Cambodge et tout le Siam, Je savais encore que les pistes, par lesquelles on y accède sont celles des éléphants sauvages, que des rebelles siamois s'y réunissent, et que le tigre

est roi du pays. Et partagé entre mon désir et ma crainte, le premier mot écrit sur mon programme de mission, fut Prah Vihear.

Il n'y a pas de jour, durant mon long acheminement vers lui, qui n'ait eu son incident ou son accident. Des orages continuels ont tout compliqué. Ils avaient coupé les pistes. Mes réapprovisionnements ne me sont pas parvenus et je suis condamné au riz matin et soir. Quatre jours de jonque, deux jours de charrette, un campement dans un village abandonné après le passage du choléra, des véhicules cassés, des nuées de taons qui nous ont tenus dans une surexcitation perpétuelle, tout cela a exténué mon personnel.

Après deux jours de marche à travers la triste forêt clairière, où rien de pittoresque ni d'heureux n'est venu réjouir mes yeux, sous la pluie battante, j'ai touché au dernier poste de Chéom Khsan, pensant m'y refaire un peu et m'y ravitailler, car un délégué français y séjourne avec une poignée de miliciens. J'ai trouvé ce délégué mourant de fièvre et de dysenterie.

Jeudi, 29 juillet.

Trois jours pour franchir cinquante kilomètres ! Mais je suis au pied du piton. La longue crête au bout de laquelle il est dressé, s'exhausse en allant vers le Sud de plus en plus, se brise tout d'un coup à près de sept cents mètres de hauteur et tombe à pic. Au delà, c'est le Siam. Il pleut.

Sous l'arceau geignant de ma charrette, harcelé par les taons, à mesure que les montagnes perdirent le bleu des lointains, j'ai cependant vu s'enfuir mes pressentiments. Les accidents se sont pourtant multipliés, depuis Chéom Khsan. Dix fois par jour, il fallut décharger les voitures pour leur faire passer, en flottant, les torrents ; et nous arrivions aux étapes à la lueur des torches.

Je me trouve donc à neuf jours de marche du Mékong, à douze d'Angkor. En cours de route, j'avais rencontré seulement quatre malheureux villages, de quelques maisons chacun. Voilà la chaîne infran-

chissable des monts couverte de forêts. Au Nord, c'est la mer des savanes siamoises ; au Sud, celle des savanes cambodgiennes. Partout le désert, ou si l'on veut la monstrueuse vie de la terre. Des averses terribles voilent l'horizon le plus proche et crépitent sur les hautes herbes. Là, seul, roi de cette immensité, étendant dans les nuages ses longues galeries, un temple fut construit.

Ya-t-il un phare perdu en mer, dont l'orgueil soit comparable à celui de ce Prah Vihear ? Un phare ne répond-il pas à une nécessité ? Ici, ce n'est qu'un autel entouré de galeries.

Sur le flanc Est de la montagne, dans l'ombre verte de la forêt, on retrouve les restes d'une chaussée d'environ un kilomètre de longueur. À chaque convulsion des flancs de grès qu'elle escalade, elle s'élève par des escaliers écroulés, atteignant quarante mètres de hauteur. À droite et à gauche, tantôt l'encaissant et tantôt la surélevant, des blocs de pierres monstrueuses encerclés de lianes, blanches comme des coulées de cire, font des escarpements à pic. Des assises taillées à même le flanc de la montagne succèdent à des assises en blocs rapportés ; Des gradins creusés au ciseau se continuent par des pentes surélevées. Il coule de partout des torrents ou des filets d'eau. On distingue dans l'humus, des traces et des fientes de grands fauves. Des singes hurlent dans les arbres.

L'ascension dura trois heures et le brouillard matinal se refermait sous mes pieds. C'est en vain que je levais les yeux. Devant moi, la roche grise dressait ses murailles. Les arbres immobiles formaient un dôme dans l'ombre duquel brillaient leurs troncs blancs. Et ce dôme toujours se reformant, et cette roche toujours dressée, et derrière moi, ce brouillard toujours refermé — j'avais l'impression de monter hors du monde.

Nous avons, de nos jours, la poudre et des machines pour percer les montagnes. Les Khmers avaient leur ciseau et leurs mains. Et s'il est vrai que l'aigle et l'éléphant vivent des siècles, quel spectacle, quelle

ruée d'édificateurs durent voir les vieux solitaires dont la région est peuplée !

Lorsque l'on arrive sur les vastes aires du plateau, croyant toucher le but, on découvre une nouvelle avenue de plus de six cents mètres faisant angle droit avec la première, et se dirigeant vers le Sud. Elle mène à la pointe extrême du promontoire où se dresse enfin le temple.

Cette deuxième chaussée commence par un escalier monumental formé de vingt-cinq assises, ornées de lions. Et l'on rencontre une première gopura , d'une élégance incomparable. Construite en grès comme une colonnade en bois, elle dresse, dans le lieu aérien des vestiges charmants. Aux angles, l'encadrement des frontons se relève en de grandes coquilles. Des fleurs violettes et de larges ombellifères écarlates la parent. À l'Est et à l'Ouest, ce sont les grès du plateau et les sommets des premiers arbres qui s'enfoncent dans l'abîme. Au Sud, la chaussée commence et glisse sous des taillis entre une double rangée de piliers-bornes renversés.

Tout l'ensemble est donc orienté Nord-Sud. Sur la longueur de six cents mètres que parcourt la chaussée nouvelle, le sanctuaire est précédé de cinq entrées monumentales, formant chacune une étape au sommet d'un escalier. Elles sont toutes de l'invariable plan crucial et fermaient par de larges portes en bois, dont il ne reste plus que les mortaises des gonds dans les dalles des seuils.

Nous ne sommes qu'aux abords. Un miroitement vert illumine le fond obscur d'une haute futaie : c'est le bassin sacré creusé dans le grès. Et tout à coup l'admirable Naga surgit. Mais ici, les sculpteurs conçurent le plus grand, le plus noble de leurs Nagas. Il redresse ses têtes à trois mètres au-dessus des dalles. Et l'on croit voir dans le brouillard la grande main ouverte d'un dieu se lever et faire un geste grave.

C'est en vain qu'ici l'homme profanateur a taillé dans le vert frémissement de la forêt. Le lieu trop lointain, trop dangereux, perdu dans le ciel, a aussitôt cicatrisé ses plaies. Toutefois, nous ne sommes pas encore au sommet et les vents âpres et perpétuels ne font qu'effleurer les choses. Aussi les chaussées, le bassin sacré, les perrons écroulés, les escaliers semblables à des torrents de pierres, les édifices secondaires, les enceintes, les colonnes, les pignons, le moindre rinceau ont leur mousse, leur orchidée, leur épanouissement, leur liane, leur gloire de vaincus.

C'est seulement là-bas, sur les roches formant l'extrême pointe du vaisseau de granit, en surplomb sur le gouffre, que les rafales rageuses et les pluies ont interdit aux grands arbres de monter, ne laissant qu'à des vétivers et à quelques ronces, le soin de masquer le souvenir des hommes.

2 août.

Mes sentiments sont graves. Le vent souffle lugubrement. De grands martinets passent avec une rapidité inouïe et leurs vols font des sifflements de fouets furieux. La galerie dans laquelle je campe entoure le sanctuaire d'un rectangle d'une quarantaine de mètres de côté. De petites fenêtres carrées ouvrent sur l'intérieur.

Des cinq édifices formant les entrées successives, des deux édifices extérieurs, des deux colonnades du sanctuaire, — en un mot de tout l'ensemble de ce temple considérable, aucune fenêtre n'ouvre sur l'immensité. Je dis aucune, car en quelque endroit, deux baies étroites, rectangulaires, closes de cinq colonnettes de pierre, furent bien percées, mais couchées sous les chéneaux et hors de portée.

Ainsi, ce temple, édifié sur une des cimes les plus hautes de tout un massif montagneux ; ce sanctuaire qui, tel un bastion, un observatoire, un flambeau, domine au Nord le Siam ; au Sud le Cambodge jusqu'aux monts Koulen, près d'Angkor ; à l'Est et à l'Ouest, les montagnes environnantes, qui avancent comme des jonques énormes dans l'eau verte

des jungles ; ce temple dominateur vers lequel se levaient les fronts de milliers d'êtres, dresse de tous les côtés des murs aveugles.

« Escaladons les rocs, — durent dire les constructeurs, — et ne baissons plus nos yeux. En bas, tout n'est que poussière. Demeurons en plein ciel avec nos pensées et nos prières. Glorifions les dieux, nos regards posés sur leurs images. Et Vers nous, monteront comme vers eux, l'adoration des hommes et l'encens des autels ».

Alors, en cet asile altier du recueillement, de la prière et des mortifications, seulement surpassé des oiseaux, battu des pluies et des tempêtes et duquel l'austérité âpre et morne se dégage encore, — les architectes ouvrirent uniquement sur des cours intérieures les fenêtres, les galeries et les colonnades. Et malgré la hauteur, la logique, la beauté, sachant bien qu'à leurs pieds s'étendaient un pays d'émeraude et un grandiose horizon, les mille anachorètes et les femmes sacrées de Prah Vihear sentaient mieux peser sur leurs cœurs la main de leur dieu, et le froid des pierres sur leurs fronts.

Nuit du 2 au 3 août.

Il est nuit. Jamais mes nuits à Angkor, près des faces de Brahma souriant sous la lune, au petit Prah-Khan où rôdent les panthères, n'ont eu ce calme de sépulcre. Pas d'étoile au ciel et le vent est tombé.

Au coucher du soleil, dans les brumes, venant d'en bas, répercutés par les échos des montagnes, des barrissements d'éléphants sauvages sont montés jusqu'ici, comme des appels de trompette.

Le Naga, qui borde les avenues sur ces hauteurs désertiques, ne rampe-t-il pas, la nuit faite, encore agité du formidable va-et-vient du barattage ? Ne va-t-il pas venir dans ces galeries où veille ma faiblesse, se rendre compte de la lueur de ma lampe ?

Je suis, ici, moins lourd que la plus petite pierre de son temple, moins vivace que la plus infime de ces lianes qui ont en vain opposé

leur gracile glissement à sa grande reptation. Voyageur isolé, je viens, parmi ces vieilles pierres grises et presque inviolées, chercher des secrets pour lesquels des civilisations ont donné leur sang et leur génie, Un homme en chasse un autre, s'il le surprend la nuit dans son jardin. Et ici, rien ne me repolisse. Le hasard ne fait pas tomber sur moi l'un des blocs de ces murailles qui s'écroulent pourtant chaque jour. La mort est là. Je n'entends que le bruit de pleur d'une eau suintant quelque part. Le Cambodge est effondré dans les ténèbres à mes pieds. Ma bougie est la parodie dérisoire du feu sacré. Veillant seul dans les hauteurs de la nuit, sur le pays et sur les hommes, dois-je sourire, — ou dois-je m'attrister ?

3 août.

Il y a mille quatre cents ans, les initiateurs indous qui voyaient de jour en jour grandir sous leur souffle le foyer religieux qu'ils avaient allumé sur là terre cambodgienne, songèrent à abriter leurs idoles dans des monuments durables, et en trop petit nombre eux-mêmes, ils réquisitionnèrent le peuple.

Jusqu'à ce moment, ce peuple n'avait travaillé que le bois. Les artisans d'alors ne purent substituer la pierre à la poutre sans imaginer que les systèmes de construction et les formes des édifices dussent varier. On voit dans tous les temples khmers des pierres assemblées par tenons et mortaises, des fenêtres bâties comme des cadres et encastrées dans les murailles, des colonnettes tournées, des pignons minces comme des planches. Certains linteaux de pierre furent évidés (dans les groupes de la première époque) et garnis d'un chaînage en bois, comme si ces bâtisseurs, doutant des nouveaux matériaux qu'ils employaient, jugèrent nécessaire de les renforcer d'un bois puissant et imputrescible, dont ils avaient de longue date éprouvé la solidité.

À Prah Vihear, mieux que partout ailleurs, se révèle cette architecture instinctive qu'est l'architecture khmère, et qui devait toujours res-

ter semblable à elle-même, immobilisée dans l'étroite reproduction des anciennes constructions en bois,

Sans aucun principe mathématique, sans passé expérimental, sans formule, commettant toujours dans chaque muraille nouvelle les mêmes erreurs, utilisant sans cesse le même plan crucial et les mêmes combinaisons de galeries, du premier monument au dernier, les Khmers bâtirent comme on sculpte et comme on échafaude.

Architectes déplorables, ils furent cependant de grands artistes. Du premier coup, ils surent atteindre à la majesté et à l'ordonnance. Et superposant au hasard, avec seulement de l'ingéniosité, des blocs énormes, ils sont parvenus à ériger sur tout un pays, des monuments qui n'ont d'architectural que le plan, mais qui par leur allure et ce qui s'en dégage, se classent parmi les plus beaux du monde.

Cette foule inspirée ne se modifiant plus, allait vers la mort, fatalement. Elle s'est écroulée d'un seul coup avec ses édifices, comme elle s'était dressée. Est-ce de la faiblesse, cela ? N'est-ce pas plutôt, au contraire, le signe d'une force non pareille ? Quel est le peuple qui durant dix siècles, ait conservé une idée intacte, une religion souveraine, un idéal unique, un art immobile dans sa beauté, malgré toutes les évolutions possibles, et qui soit tombé d'un seul bloc ? Peut-on évaluer, avec les aspirations changeantes d'un civilisé, l'extraordinaire vitalité de cette flamme passant de sanctuaire en sanctuaire, et pour laquelle à la veille du jour où elle allait s'éteindre, — on achevait les tours d'Angkor Vat ?

V

ANGKOR.

Le nombre de nos illustrations étant forcément limité, nous avons pensé qu'il serait préférable, malgré le titre et le sujet de cette partie du volume, de nous en tenir uniquement aux photographies des monuments inconnus de l'Ancien Cambodge. Le public étant déjà suffisamment familiarisé avec les édifices du groupe d'Angkor, nous restons bien ainsi dans les idées de George Groslier dont la préoccupation est, par ce volume, de vulgariser tout l'Ancien Cambodge. (Note de l'Éditeur).

Mardi 2 septembre.

Àmesure que j'approchais d'Angkor, je ne laissais pas que d'éprouver une certaine appréhension.

Il y a deux années que je ne l'avais revu autrement que dans le souvenir d'un premier séjour de près de trois mois. J'avais vécu de la vie active des jeunes qui cherchent leur voie et qui, plongés en plein Paris, conservent cependant la même idée. Or c'était Angkor que je n'avais pas cessé de regarder par la verrière de mon atelier, de son temple admirable dont je m'étais toujours entretenu, et pour qui j'avais combattu.

Mais, ces jours-ci, tandis que j'approchais, avant de voir se dresser au-dessus de la mer des arbres, le grand lotus de pierre, je me demandais si ma longue exaltation n'avait pas dénaturé, imperceptiblement, de jour en jour, mon souvenir et de jour en jour l'embellissant, n'avait changé les tours de pierre en tours d'or.

Naguère, je n'avais vu qu'Angkor. J'en avais gardé un tel éblouissement qu'il était resté pour moi une révélation sans pareille. Si tout ce que l'on a vu dans son passé peut s'accumuler sur un point vers lequel aux heures de recueillement on se retourne, Angkor certainement couronnait le sommet de mon passé.

J'en approchais donc. Il me semblait que je respirais encore le vent de Prah Vihear, où j'avais puisé des impressions si profondes et que ce

morne couvent retenait prisonnière un peu de mon admiration. D'autres groupes fameux, étudiés depuis, s'interposaient à leur tour. Alors, l'esprit ému de toutes ces nouvelles idoles découvertes, tandis que l'autre, la première, ne luisait plus que dans le lointain ; à tous ces nouveaux enthousiasmes que je croyais impossibles, je doutais de la persistance de mon admiration. Et j'avançais sur les grands lacs où semblent méditer les marabouts, en me demandant si Angkor me paraîtrait toujours aussi beau. Les raisons des amours des hommes ne sont pas toujours dans la beauté et les qualités de leurs objets, mais dans les idées qu'ils s'en font durant les instants d'absence, et les couleurs dont ils les parent, pour y songer.

Je viens de revoir Angkor Vat, temple de la ville royale. J'avais attendu l'heure propice, lorsque le soleil est bas et va disparaître. L'air était d'une limpidité extraordinaire, le ciel ouaté de petits nuages blancs. Tout d'abord, de loin, les cinq tours m'ont semblé plus près qu'autrefois et leurs assises plus marquées. La masse devenait d'un gris vert si fin que la pierre avait de vagues transparences. Les grands bambous des côtés se doublaient dans l'eau immobile des douves.

Toute la chaussée était déjà plongée dans l'ombre. Et puis ce fut l'esplanade, au-delà de l'entrée monumentale, unie, verte, dominant les deux bassins sacrés aux bords imprécis ; le puits où des bonzes, leurs robes jaunes étendues sur l'herbe, s'ablutionnaient d'eau claire qui semblait violette. Des bœufs passèrent. Et au-dessus de tout cela, au centre de l'immense ligne horizontale des galeries de la première assise, au-dessus des palmiers immobiles, de l'ombre montante, l'hallucinant massif et ses cinq tours coniques — couverts de soleil.

Aucune ombre ne soulignait les pierres en saillie, les mille Nagas des tympans, les scènes fabuleuses des frontons. Les antéfixes des tours en pierres plus claires, brillaient comme des topazes. Les profils ronds des grandes fleurs de lotus terminales s'inscrivaient dans le ciel avec une douceur incomparable. Et le ciel ardent, semblant tout proche, s'y appuyait doucement. Dans l'air, un parfum de fruit flottait.

J'ai voulu me trouver au sanctuaire pour les derniers éclats du couchant. J'ai couru. Mais quand je fus dans la cour du premier étage, parmi les colonnes de la noble galerie cruciale dont L'antique vermillon mêlé au vert des mousses, monte s'éteindre dans la nuit des voûtes ; lorsque l'eau figée des quatre bassins reflétant les assises m'apparut et que le mystère, l'ombre, le souvenir réveillés à mon pas s'agitèrent confusément au creux de chaque sculpture — j'ai suspendu ma marche, oubliant les pourpres vespérales pour l'âme du temple.

Devant les centaines de bouddhas amassés au Sud, devant ces pauvres intrus pourris, vermoulus, mais nobles quand même, brûlaient encore les baguettes propitiatoires des pèlerins journaliers. Quelques lotus se fanaient. Au-dessus de ma tête, je savais que le long des frises ondulait la théorie dansante des Tevadas, couvertes de bijoux et le front ceint de tiares.

Je reconnaissais toutes les pierres. J'en retrouvais tous les tons : les gris de perle, les gris d'argent, les gris de plomb et les gris verdâtres, roux, mauves. Sous les galeries, c'était toujours la belle ombre ardente dans laquelle tout va se perdre : l'immobile grouillement des sculptures, les monstres et les fleurs, les murs de dentelles — et les pensées.

Haut dans l'air qui se violaçait, des cigognes passaient dans un vol lent. Par moments, on percevait vaguement la litanie des bonzes lointains. Et, à espaces réguliers, le cri tremblé et prolongé d'un oiseau retentissait.

Tout d'un coup l'ombre s'est faite et j'ai quitté le temple. De son vaste perron cruciforme, j'ai vu le couchant où se dressaient des nuages sombres avec des trous encore sanglants. Dans le creux de quelques dalles, de l'eau miroitait. Dans les douves, les grenouilles-bœufs commençaient leur chant métallique. Au delà, le village de Trapéang Sé s'endormait sous ses fumées.

12 septembre.

La grande assise du temple repose sur un soubassement entièrement sculpté, haut de deux mètres cinquante. Une colonnade en marque le périmètre, traversant quatre salles angulaires et quatre systèmes de porteries axiales. Elle mesure plus de six cents mètres de longueur.

La pénombre y règne toujours, verte, à cause des arbres extérieurs sur lesquels le soleil flamboie. Et tout au bout de chaque face, loin, le regard longeant l'interminable voûte, ne s'échappe que par un petit trou rectangulaire, grand comme la main ; la porte d'angle. La deuxième voûte d'un appentis double la colonnade et face aux quatre points cardinaux le mur est grouillant de bas-reliefs.

En ce refuge, loin des bruits du monde et où il fait frais, l'on plonge dans la légende et dans le passé. À fleur de pierre la foule des héros, les guerriers et des princesses s'agitent, se promènent ou s'entretuent. Les grès ont des tons de fleur ou de bronze. Çà et là, les attouchements des pèlerins les ont rendus brillants et noirs comme du marbre ou de l'ébène, Des vestiges de rouge se voient au creux des sculptures. Et cette polychromie retire à la pierre sa froideur et sa masse, ce qui fait plus hallucinantes encore les scènes fantastiques dont elle frémissait déjà.

Les uns sur les autres — ainsi que les Égyptiens et tous les ornemanistes primitifs — les Khmers ont superposé les plans de leurs scènes. Tous les personnages du Mahâbhârata et du Râmâyana défilent, escortés de leurs musiques ou luttent, comme dans la littérature, avec une furie épique. Dans le chaos et la folie paraît par endroits le héros bien-aimé calme, charmant, le diadème au front, guidé par la puissance d'un symbole ou d'un Dieu. Et les mêlées reprennent.

L'espace que l'on aperçoit entre les colonnes carrées, les arbres ensoleillés et le ciel blanc de vapeur d'eau, sont moins vastes que ce monde creusé dans ce mur. Cent artistes y travaillèrent, les uns maîtres, à qui furent confiées les faces honorées et le plus souvent

vues ; les autres, élèves inhabiles, mais pleins des mêmes ardeurs. Les architectes manquèrent de talents, mais non pas d'hommes.

Àpeine un temple était-il achevé qu'aussitôt il s'en dressait un autre. Prah Vihear n'est pas fini et il y a le Bayon. Le Bayon est inachevé et on bâtit Angkor Vat. Ce fut une folie de lever des pierres et de les orner. Mais partout l'arrêt est brusque et les ouvriers cessèrent toujours leur travail, le marteau levé.

Que sont-ils devenus, tout à coup, ces sculpteurs incomparables ? Il reste, à l'abri des architraves, des pétales et des fleurs de lotus ciselées qui semblent écloses d'hier. On voit les étamines. La feuille se dentelle, bombe dans l'air doux et mauve de l'ombre.

Quels outils filiformes et légers creusèrent la matière de telle façon qu'on ne peut introduire la mine d'un crayon dans la gorge d'un rinceau ? Le tableau des portes, le bas des murs et des colonnes semblent ornés de cuir repoussé. Un culot sort légèrement du chevron d'un pilastre ; du culot jaillit un petit dieu en prière, gros comme Le poing, orné de ses bracelets et de son diadème. En montant des escaliers de quarante gradins, il semble que l'on marche sur des fleurs et des perles. Et quand les enroulements, les rosaces, les guirlandes cessent, que ce soit dans les cours ou au sommet des tours — se dressent alors, souriantes, enlacées ou dansantes, les femmes sacrées.

Une telle exaspération s'est donnée libre cours le long de kilomètres de galeries et des flancs de montagnes de pierre. La tour centrale d'Angkor Vat s'élève à soixante-cinq mètres de hauteur et le temple seul mesure deux-cent-quinze mètres sur cent-quatre-vingt-dix à sa base. Bantei Chhma est plus grand. Le Bayon, Ta Phrom, Prah Khan, Beng Méaléa ont à peu près les mêmes proportions. Et l'on compte plus de six cents édifices dans le pays !

Les pierres furent polies, frottées les unes sur les autres jusqu'à ce que les joints fussent parfaits. L'inexpérience des architectes compli-

qua le travail à l'infini. Pour transporter une pierre, il fallait au préalable creuser des trous pour y loger des chevilles. Quel travail peut être comparé à celui-ci ?

Nos constructeurs du moyen-âge européen mirent en œuvre une science déjà parfaite. Les plans dressés, leurs auteurs pouvaient disparaître, et les différentes corporations, qui chacune avait ses moyens respectifs, se mettaient au travail. Mais ici ?

Si jamais œuvre fut instinctive, sans qu'interviennent métier, science, passé ; si jamais un ensemble grandiose fut conçu par le cerveau humain, et créé complètement par lui, sans tenir compte des exigences de la matière, de la possibilité même, n'est-ce pas Angkor dont l'ombre seule abrite des titans ?

15 septembre.

Afin de ne plus revenir sur ce sujet, je voudrais donner une idée bien nette de ce qu'est la décoration d'Angkor Vat, et en général celle d'un des grands monuments de l'ancien Cambodge. Il me faudra cette fois user de quelques chiffres.

Indépendamment des huit cents mètres de bas-reliefs et des frises dont la longueur est impossible à évaluer, le long desquelles des danseuses, chacune dans une niche compliquée, fait un geste rituel, il y a plus de quatre-vingts tympans de deux mètres de hauteur sur trois mètres de base, déterminés par les ondulations flammées du Naga et renfermant chacun une scène légendaire. Les linteaux dépassent la centaine, formés chacun de dix à vingt rinceaux. Toutes les portes ont leurs deux pilastres extérieurs sculptés.

Des pans de muraille de plus de dix mètres sont couverts de successions de petits cercles, carrés ou losanges, renfermant chacun un personnage. Les ébrasements des portes de soixante centimètres d'épaisseur sont gravées d'enroulements de tiges ou de rosaces contenant des divinités ou des héros. Leur pluralité, leur disposition forment des

scènes légendaires. On peut évaluer à trois cents les enroulements de chaque ébrasement. On compte plus de deux cents portes. On voit où une multiplication nous entraînerait.

Plus de huit cents colonnes forment les colonnades. Chacune d'elles figure sur les quatre faces, à sa base, soit un Civa priant, soit un ensemble décoratif. Les toitures — elles s'étendent certainement sur plus de trois kilomètres, — sont toutes côtelées, et chaque côte est un petit Naga, dont les épanouissements successifs forment un chéneau. Sur le sommet de ces toitures courait une crête formée de niches animées chacune d'un ascète en prière.

Sur les bandes des soubassements hautes de trois six et neuf mètres, des motifs en écusson et des pétales de lotus sont sculptés. On s'approche : au centre de chacune d'elles, un Garouda. À cinquante mètres de hauteur, on voit, à la lorgnette, tous les motifs précédents répétés, et les cigognes rêvent près de déesses qui sourient.

Je ne mentionne pas les ébrasements des cinq cents fenêtres semblables à celui des portes ; les baies qui sont pourvues de colonnettes tournées et ornées ; les frises courant à hauteur d'homme, comme des tapisseries tendues ; les quatre cents mètres de soubassement de la chaussée d'accès ; l'ornementation plus chargée encore de l'entrée monumentale, celle des édifices secondaires, ni les lotus des chapiteaux, ni ceux des escaliers, ni les lions des assises, ni les Nagas des avenues : je passe sous silence les tympans d'angles, la décoration qui longe parallèlement en haut et en bas les bas-reliefs — afin de rester, malgré cette énumération étonnante, au-dessous de la vérité.

Mais je tiens à dire que toutes les portes étaient fermées de doubles vantaux en bois et sculptés. Toutes ces interminables galeries ayant été plafonnées de caissons ornés de larges rosaces, il a disparu une décoration qui, en surface et en quantité de bois travaillé dépasserait certainement et pour Angkor Vat, seulement, celles des stalles, chaises, bas-côtés que l'on pourrait trouver dans toutes nos cathédrales de France.

Enfin, c'est par milliers que furent brisées, profanées, dispersées, les statues en toutes matières qui habitaient jadis ce temple.

M'étendre davantage sur ce sujet serait inutile. Ni la parole, ni l'image, ni les chiffres ne peuvent donner une idée d'un tel ensemble. Il faut y être. Il faut y vivre. Il faut le voir tantôt dans le soleil éclatant du jour, tantôt dans l'ensanglantement vespéral. Il faut monter les grands escaliers, dominer la mer de verdure, demeurer des heures débarrassé de toute préoccupation, parmi les colonnes encore colorées des ors antiques. Il faut y voir aussi les neiges verdâtres de la lune.

Quelques bonzes en robe jaune errent parfois, sans bruit, ou bien se couchent sous un portique et lisent d'une voix chantante les saints manuscrits. Et sur la chaussée, entre la reptation brisée des Nagas, apparaissent, les jours de fête, des files de pèlerins annamites, chinois, siamois, birmans, cambodgiens, chargés d'offrandes et vêtus d'étoffes multicolores.

C'est ainsi, dans ce cadre, dans cette atmosphère, qu'il convient de contempler Angkor pour le connaître. Chaque coin du labyrinthe devient alors familier ; aucune hâte, aucune nervosité ne troublent plus l'esprit. Chaque pierre devient un enseignement. Tout semble prier : la nature, la matière, l'ornement. Et il m'est arrivé parfois, sortant d'une torpeur, de me demander sans pouvoir répondre : « Mais voyons ! Tu priais — aussi ! »

1 novembre.

N'est-il pas plus rationnel, un objet étant donné, et qui répond complètement à un besoin, de l'orner, de l'embellir perpétuellement — plutôt que de le modifier sans cesse, afin de le soumettre à des besoins nouveaux s'engendrant les uns les autres ?

L'objet que nous perfectionnons perd progressivement en beauté. Nous négligeons peu à peu le plaisir des yeux et toutes les admirables joies de l'esprit qu'il provoque, pour livrer nos corps à un bien-être

progressif. La charrette cambodgienne ayant été trouvée, et l'expérience l'ayant démontrée parfaite, les Khmers ne la modifièrent plus, parce que les besoins auxquels elle répondait étaient définitifs : ils abandonnèrent donc cette charrette à leurs artistes.

Le timon en simple bois fut alors exécuté dans des essences précieuses. La pointe relevée pour ne pas accrocher les herbes, fut un prétexte d'élégance. Elle se dressa en volute, en coquille, puis en l'épanouissement superbe du Naga. De place en place, des anneaux d'or ou d'argent ciselés, cerclèrent les montants. Les côtés furent ouvragés, ajourés, incrustés. L'essieu et sa gaine même, sortirent de la gueule du monstre légendaire Rahut.

On suit, de la sorte, un processus intellectuel : tous les métiers d'une corporation s'ingéniant à multiplier les aspects d'un objet, variant leurs procédés de décorations, les matières employées, s'élevant, se perfectionnant jusqu'à un suprême degré. Il en fut de même pour tout ce qui servait au peuple khmer. J'ai relevé sur les bas-reliefs plus de dix sortes de bâts d'éléphant, aussi gracieux, aussi beaux les uns que les autres, mais en définitif, tous relevant du même principe. Combien avons-nous de formes de selle, nous ? Une. Mais il paraît qu'elle réalise le summum du confort. Sur le dos d'un cheval, elle n'éveille aucune espèce d'idée artistique, mais notre assiette y est à l'aise.

Lorsque cette charrette ou l'un de ces bâts passaient dans les villages, ils étaient, au point de vue esthétique, un enseignement, un modèle de grâce, de beauté et de perfectionnement. Sur le flanc de l'urne dont la tête vénérée de l'éléphant formait l'anse, autour de l'instrument de musique où s'enroulait le serpent, à la proue de la jonque relevée en tête de Garouda, dans l'humble cuiller qui sortait d'un souple dragon, sur le crochet de litière et sa Hamsa coulée dans le bronze, au fléau de la balance qu'ornait le Naga ; sans cesse, partout, depuis l'objet sacré jusqu'au plus humble des ustensiles, les regards trouvaient un prétexte, un moyen de s'éduquer, clair, précis, et souvent admirable.

Les enfants grandissaient ainsi, à même la légende ; et dès l'adolescence, l'esprit plein d'images et de formes, familiers des héros mythiques, ils sentaient leurs jeunes mains frémir de l'impatience sacrée. Comparons cet état de chose à une auto traversant des villages, incomprise de tous, ne pouvant être un objet d'admiration, mais plutôt d'épouvante. Et comparons nos enfants n'aspirant qu'à l'utilisation des machines, aux jeunes Khmers aspirant aux sourires des Dieux.

Car la culture intellectuelle va de pair avec la culture artistique. Elle est en somme l'aliment de cette dernière. Les milliers de sculptures des temples, quelle que soit leur valeur d'exécution, représentent des scènes légendaires. Si nous demandions actuellement à nos ouvriers des campagnes, de représenter sur nos monuments des fragments de notre mythologie ou de notre histoire, ne seraient-ils pas bien embarrassés ? Le raffinement et la culture des masses européennes sont à peu près nuls et les milieux où elles vivent sont autant dépourvus d'art que les milieux khmers anciens en étaient débordants.

Leurs connaissances astronomiques étaient avancées, leur sens de l'orientation impeccable. On comptait plus de trois cents hôpitaux sur un pays dont la superficie est le cinquième de celle de la France. Les bas-reliefs nous montrent la profondeur de l'esprit de famille par la place qu'ils donnent à l'enfant et à l'épouse. Rien n'est plus paisible, prospère, heureux, que les scènes publiques, les jeux, les marchés figurés dans les pierres du Bayon.

Ils connaissaient un grand nombre d'alliages, le bronze pour les statues et le bronze sonore des cloches ; la brasure, le rivet, le moulage à la cire perdue. Ils étaient orfèvres merveilleux, habiles au martelage, au repoussage, au sertissage. Ils se servaient du tour pour façonner les colonnettes en pierre des temples. Ils savaient assembler des planches et tordre le bois au feu d'après des gabarits. Sur leurs poteries, ils utilisaient l'émail, des couvertes variées et la dorure, sur les monuments. Les Chinois leur avaient appris tout cela.

Dans leurs défilés guerriers on voit des machines à lancer des javelots montées sur des roues, des chars de bataille protégés. Ils avaient de la poudre pour leurs fusées, aux fêtes, et du mercure pour embaumer leurs cadavres. Pour l'ornementation de leurs ustensiles, litières, ils y adaptaient l'ivoire, l'écaillé, le cuir, les plumes chatoyantes des paons et des martins pêcheurs et des feuilles de métaux précieux disposées en gaines ou en plaquage.

Dans le domaine intellectuel, les Khmers héritaient de l'immense littérature indoue. Tout ceci, ajouté à ce développement intense des arts que j'ai indiqué sommairement prend une signification qui doit nous laisser rêveurs, s'il nous vient à l'idée de comparer notre état actuel à celui qui florissait déjà au Cambodge, alors que Saint-Louis régnait en France.

Manger avec notre main droite ainsi que le Cambodgien, ne nous semblerait pas un geste barbare, mais bien le seul vrai geste possible et nécessaire à la satisfaction rapide d'un besoin. Nous n'aurions pas de fourchette — d'ailleurs il n'y a pas si longtemps que nous nous en servons, — mais cette main droite, purifiée dans l'eau claire et véritable auxiliaire de notre esprit et de nos yeux, serait capable d'édifier la maison et de l'orner, afin que notre vie unie, paisible, s'y écoulât conformément à nos aspirations.

Il y a très peu de temps, tout Cambodgien faisait encore un stage de quelques années à la bonzerie. Là, dans la retraite et la méditation, la lecture des satras, dans la connaissance des merveilles de la mythologie, sa jeunesse se terminait. Quittant la robe jaune afin de se marier et de cultiver sa rizière, il emportait pour toute sa vie, un bagage intellectuel et moral, utilisé chaque jour. Nul pays ne possède à un tel degré le culte des histoires et des chansons. Il faut entendre, à la tombée du jour, dans l'ombre et les vagues lueurs d'une torche, un vieillard raconter l'épopée. Les femmes filent. Les garçons s'assoient près des filles, les enfants s'endorment, bercés par le passé. Et une fillette de dix ans

connaît toutes les chansons du Cambodge. Demandez donc quelque chose d'analogue à un enfant de chez nous.

Tout en conservant leur état d'hommes liés au sol, soumis au ciel, tirant de la nature jusqu'à la dernière parcelle nécessaire à leur vie, les Khmers ont su s'élever à un niveau difficilement appréciable. Leurs besoins matériels furent insignifiants, leurs besoins artistiques considérables. Ils ont forgé de toutes pièces un art unique. Simples sauvages ils ont été, par leur intelligence et l'œuvre de leurs mains, dignes de la civilisation qui leur fut infusée brusquement.

18 novembre.

Aujourd'hui, fête cambodgienne des morts. Depuis quelques jours déjà, c'était, dans les ruines, un va-et-vient inaccoutumé. Des groupes d'hommes et de femmes, venus de loin, ornaient de baguettes odoriférantes, d'ex-voto en étoffe et de fleurs, les socles des bouddhas. Et hier soir, dans les deux grandes bonzeries encloses par l'enceinte brahmanique, la cérémonie commença.

Toutes les petites cases des bonzes étaient envahies. Aux portes brûlaient des torches. L'air était lourd de résine, de fumée, d'odeur de bétel et de nourriture. Sur la foule, par taches, par éclats mouvants, les lumières couraient.

Àune porte, une matrone, le poing levant un flambeau, ses seins lourds saillant sous son écharpe verte, campée, telle une canéphore, portait sur la hanche une corbeille de fruits. Des pétards éclataient. Dans des coins obscurs, des hommes couchés fumaient. Le ciel était sans étoiles.

Autour du grand bouddha rouge à la tête d'or qu'illuminaient des cercles de bougies, et que voilaient les fumées ; devant les ossements des trépassés, conservés dans de petites coupes, tous les bonzes assis, immobiles, l'éventail en main et leurs têtes rases baissées, psalmo-

diaient interminablement. Une lumière chaude s'épandait des lieux et baignait le bas du tronc clair des palmiers.

L'orchestre s'était installé dans la sala. Il faisait rage. Cent torses nus luisaient. Le long des cloisons de bambous, des femmes écoutaient, protégeant les atours de leurs enfants. L'air était acre et la rumeur des voix faisait un bruit de ruche. Par delà les cases, le murmure, le fourmillement de la foule ; on savait que les cinq tours sombres d'Angkor portaient la nuit.

Tantôt grêles, tantôt graves, des voix s'élevaient. Elles formulaient de longs appels prolongés, légèrement tremblés, suppliants, impressionnants. Les Cambodgiens appelaient leurs morts. Mère ! criait un homme. Fille ! disait une femme. Et ces clameurs gémissantes montaient de tous les points de l'horizon avec les prières. Elles signifiaient :

« Mère, fille, femme, mari, venez ! Venez écouter les prières ! Venez manger la nourriture que nous vous apportons. Entendez-nous ? Ne soyez pas malheureux. Mère ! Femme ! êh !... êh !... êh !... » Une mère apportait des goyaves que sa fille aimait et des mangues vertes qu'elle mangeait avec du sel, autrefois. Un homme avait préparé pour sa femme défunte des petits poissons grillés. Une veuve était chargée de gâteaux aux fruits de palmier. Et les lumières, et les fumées, et la musique, et les prières et les appels emplissaient la nuit.

Une pluie diluvienne tomba ensuite, comblant de joie la foule. Les génies étaient propices et envoyaient cette eau sur la terre pour récompenser leur ferveur, laver les souillures, activer la poussée des rizières. Et le jour se leva dans un soleil triomphal.

Dès ses premières lueurs, sur la grande chaussée encore bleue d'air nocturne et où des flaques d'eau luisaient, les groupes et les files se déroulèrent, venant de toutes les directions. Ce défilé avait comme cadre la porte monumentale, les Nagas épanouis, les grands arbres, le temple, sous le flamboiement du ciel.

Les vieilles femmes en habit blanc marchaient à la tête des groupes. Sur des fléaux, les hommes portaient en double-charge pesante des bananes, des goyaves, des oranges, l'arec et le bétel, le tabac, des poissons grillés, des gâteaux faits de coco et d'œufs, ou de riz gluant ou de haricots et de graisse de porc roulés dans des feuilles de bananier. Il y avait encore du sucre de palme dans des compotiers de bronze, des fleurs blanches et roses de lotus, des paquets de baguettes parfumées.

Les femmes étaient vêtues de leurs plus beaux sampot qui bruissaient et gardaient encore les plis du coffre. Les enfants s'ornaient d'atours ridicules, mais les jeunes filles, d'écharpes brillantes. On voyait des hommes en sampot rose ! Et je ne saurais mieux comparer ces groupes multicolores qu'à des grappes de fleurs et de fruits jetées parmi les pierres.

C'est par l'intermédiaire des bonzes et de leurs prières, que les morts peuvent en ce jour de fête, goûter aux aliments que leur apportent leurs familles. Tandis que les prêtres psalmodiaient à l'unisson, les femmes courbées remplissaient de grandes marmites disposées autour d'eux. Le riz coulait de toute part en flots blancs, comme de la neige, débordant, engluant le sol. L'orchestre retentissait encore. Le soleil noyait tout. Sans cesse des groupes arrivaient. C'étaient un poudroiement, un ronflement indicibles. Et toujours au delà, le regard dans tous les sens, rencontrait l'impassibilité sereine des vieilles pierres.

Ainsi s'est déroulée cette fête, la plus grande des fêtes cambodgiennes. On s'y prépare longtemps à l'avance. Les plus pauvres y participent, empruntant quelque argent qui ne leur est jamais refusé. La croyance en ses morts, est profondément vivace dans l'âme du Cambodgien. Le cadavre brûlé, les cendres et les os qui restent sont recueillis dans une urne par les riches, et dans une simple coupe enveloppée d'étoffe blanche, par les pauvres. On porte la précieuse relique à la pagode. Elle y demeure. Si la postérité est riche, elle édifiera à l'ombre de la pagode un édicule pointu, à étages décroissants, qui sera la

tombe. Sinon, les pauvres restes demeureront dans un coin obscur, sous l'autel, suspendus aux murs.

Mais c'est sans mélancolie, sans inutile philosophie, sans emphase que le Cambodgien considère ce qu'il sera un jour en attendant une nouvelle réincarnation. Et c'est gaiement, qu'il vient avec ses offrandes, ses plus éclatants habits et ses petits enfants, prendre soin de ses trépassés et de son avenir d'outre-tombe.

20 novembre.

Un kilomètre et demi sépare Angkor-Vat d'Angkor-Thom, la grande ville royale. Une belle route partait des lacs, vingt kilomètres au Sud, passait devant le grand temple et aboutissait à la porte Sud de la capitale.

Elle n'était pas alors, bordée d'une forêt silencieuse, mais, vraisemblablement, d'une multitude de cases, de boutiques, de palais en bois, entre qui défilaient d'une part toutes les populations venant du Cambodge ; de l'autre, celles de la capitale se rendant à Angkor-Vat.

Durant plus de cinq siècles, en effet, les rois du Cambodge siégèrent en ces lieux. Leurs remparts renfermèrent toutes les puissances et le génie dont le rayonnement ne devait pas laisser un seul coin du royaume obscur. Les faubourgs étaient dominés des grands temples que nous trouvons encore dans les environs. À l'Est, le vaste Ta Phrom et Takéo sur sa colline ; le Mébôn au milieu de son lac ; au Nord, Prah Khan, le plus antique de tous, peut-être ; au Sud, le Phnom Bakeng, du sommet duquel on commande toute la région.

Les forêts environnantes avaient été dévastées. À vingt kilomètres à la ronde on ne trouve plus d'arbres séculaires, ni d'essences rares. Non seulement tous les temples étaient plafonnés de caissons épais, fermaient au moyen de portes à deux vantaux, mais leur construction nécessita encore des échafaudages multiples et compliqués. Il y eut aussi à édifier les palais en bois, les habitations civiles, à creuser les sampans

dans les beaux troncs d'une seule venue ; et si, dans l'édification des cases, le bambou et la paillotte sont les principaux matériaux, les charpentes sont faites de belles et grandes solives.

Si l'on veut donc se faire une idée de la physionomie de la région à l'époque ancienne, on verra s'étendre les grandes plaines-rizières nécessaires à l'alimentation de la population. À l'Est et à l'Ouest d'Angkor Thom, furent creusés de main d'homme, deux immenses réservoirs d'une superficie deux fois supérieure à celle de la capitale, et qui furent probablement en communication avec les grands lacs.

Dominant ces plaines et ces lacs, des aréquiers, des palmiers-sucre et des cocotiers devaient s'élever partout en nombre considérable. Les temples se voyaient de loin. Et cette végétation d'un aspect beaucoup plus exotique et tropical que celle que nous voyons actuellement, ces bassins, les fossés où se doublaient les temples, de somptueuses demeures aux tuiles vernissées, formaient un ensemble dont il est facile de se figurer le caractère.

Les inscriptions nous disent que les temples étaient ornés de grands mâts où flottaient des oriflammes. Les bas-reliefs nous confirment, ainsi que les coutumes actuelles, ce goût des anciens Cambodgiens pour les étoffes déployées au soleil. Les sampans, les demeures en étaient pavoisées, les cortèges se déroulaient sous leurs mille flottements.

J'ai parlé des charrettes. Les éléphants étaient coiffés de bonnets brodés ou de mitres coniques. Des parasols de toutes les formes et de toutes les couleurs marquaient la dignité de ceux qu'ils abritaient. Les brancards des litières étaient gaînés d'or et d'argent.

Des cortèges se déployaient dans le bruit de musiques sonores : trompettes, buccines, conques marines, cymbales, gongs, tambours et flûtes. Des bouffons se livraient à mille contorsions. Les délégations siamoises, chinoises, avaient leurs places marquées. Les guerriers coif-

faient des casques à tête effrayante et marchaient en bon ordre, le fer de la lance à terre. Les mystérieuses princesses, balancées en leurs litières, passaient avec grâce, entourées de leurs femmes.

C'étaient encore des cortèges funéraires, transportant une urne d'or ; les sorties du feu sacré avec une foule de religieux agitant leurs cloches ; ou bien le roi calme, superbe, à éléphant ou sur le pavois, la tête ceinte d'un cône d'or où tremblaient des diamants, le torse nu barré du double baudrier scintillant, et le flot somptueux de sa ceinture maintenu par des écailles d'or.

Les étoffes précieuses venaient de la Chine et de l'Inde. Ce n'étaient qu'offrandes fastueuses aux divinités. Et l'humble peuple artisan de ces merveilles, les Chinois commerçants, les étrangers et les voyageurs émerveillés, dont il nous reste de vagues récits, formaient la mer tumultueuse sur quoi flottait tout cet or.

Ce que je peux dire ici avec des phrases et des effets ménagés, n'est rien auprès de ce que révèle le simple et sec énoncé de tout ce qui figure sur les bas-reliefs et les documents. Ce travail auquel je me suis attaché ailleurs et qui pourrait paraître monotone, devient au contraire un véritable voyage dans la fable. Mon admiration, pour la civilisation khmère se partage entre son art et sa vie.

22 novembre.

Revenons à la ville. Elle n'est plus qu'une forêt enclose dans une muraille. De nombreux travaux ont dégagé le temple central et la merveilleuse terrasse des éléphants. Les autres édifices qui y subsistent sont perdus dans les arbres.

C'est la paix profonde, l'obscurité verte, le sol épais et gras d'humus, la fuite d'un singe ; et soudain, sans que rien n'ait préparé le voyageur, il découvre une porte, l'épanouissement d'un Naga, et puis des tours, des bassins, des galeries. Ce sont comme des éclairs dans la nuit, des

feux dans la tempête, et rien ne distingue plus de leurs abords solitaires ces lieux autrefois formidables.

Il en est ainsi du peuple actuel. Il est comparable à cette forêt. Comme elle, il est plein de mystères. Dans ses gestes, ses types, ses coutumes, les accessoires dont il se sert, on découvre parfois, comme au cœur des forêts profondes sans que rien y prépare, un vestige vivant encore mêlé aux coutumes modernes, un bijou, une humble poterie, la forme d'une lèvre de statue, un mot sanscrit dénaturé. Tout le pays garde le sommeil définitif d'un passé dont il ne profite pas, mais dont il ne peut s'affranchir.

Les voyageurs toutefois, n'ont jusqu'à présent célébré que le temple d'Angkor. Il n'y a cependant pas que lui seul. On s'en est déjà convaincu dès le début de ce livre, on s'en convaincra encore par la suite, car c'est en vain que l'on chercherait à l'ombre de l'Acropole ou des pyramides d'Égypte, à l'ombre de toutes les anciennes capitales, maîtresses du monde, et plus célèbres que celle-ci, un ensemble de monuments comparable à celui qui se dresse à l'ombre d'Angkor, sur quelques kilomètres carrés de terrain.

Ne tenant pas compte, bien entendu, des villes et des palais, plus qu'on ne peut le faire ici, puisqu'ils ont disparu, et parcourant uniquement des édifices religieux, où trouverait-on, en marchant circulairement à dix kilomètres d'un monument central comme le Bayon, un Angkor Vat, dans l'enceinte duquel le forum romain serait perdu ; un Ta Phrom vaste et compliqué comme une ville, les cinq tours en briques de Pré Rup ; la délicieuse forteresse des Samrés ; Bantei Kedei, son lac et son débarcadère, couvrant autant de terrain qu'Angkor Vat ; le superbe Mebôn, dressé comme une île au centre d'un bassin artificiel de cinq kilomètres de longueur sur deux de largeur, et dont les assises sont ornées d'éléphants de pierre ; l'antique Prah Khan, presque aussi grand qu'Angkor Vat ; Ta Menan, près de la rivière ; Ta Kéo et ses tours inachevées ; Neak Pean sur son assise circulaire ; le Phiméanakas, son enceinte et ses bassins ; la pyramide de Ba Phuon, vaste comme le

Bayon ; le Phnom Bakeng et le Prasat Changkrang aux si beaux linteaux ?

Au delà, et dans un seul pays grand comme le cinquième de la France, c'est Beng Méaléa ; le Prah Khan du Kompong Svaï dévasté ; Kohker, formé de plus de dix groupes, ainsi que Sambuor ; — tous ces temples de l'importance d'Angkor Vat. Au Nord, c'est Prah Vihear, Vat Phu et le Prasat Neak Buos. Au Nord-Ouest, Bantei Chhma, où nous irons ; au Sud, le Phnom Chisor et les vestiges d'Angkor Borei, l'antique capitale à laquelle Angkor Thom succéda.

Entre tous ces géants, postés à tous les points de l'horizon khmer, ce sont quatre cents chapelles, des ponts monumentaux, des chaussées interminables. Si bien que des navires, disposés en mer comme les monuments de l'ancien Cambodge, à des distances respectivement égales à celles qui séparent les groupes, seraient tous en vue, et l'on pourrait se faire des signaux de l'un à l'autre depuis le premier du Sud au dernier du Nord.

23 novembre.

Si chaque temple khmer a son caractère particulier et si l'on en veut dégager une signification : le Prah Vihear est farouche ; Vat Phu, sur le flanc de sa montagne et parmi les arbres plantés par les bonzes, exprime une paix heureuse ; Prah Khan, dans la solitude, joint la tristesse de la mort à l'exubérante joie des feuilles et des fleurs ; le Ta Phrom est d'une solennité singulière ; et les dominant tous, brille Angkor Vat, le fastueux symbole de la gloire.

Mais le Bayon, plus prenant, plus étrange est le temple du charme et de la sérénité. Si, en général, les monuments khmers ne retiennent pas l'homme par eux-mêmes, le Bayon, au contraire, avec le sourire paisible de ses tours vous emprisonne et son charme vous pénètre, sans qu'il soit possible, ensuite, de s'en dégager.

Il élève, dans le centre exact d'Angkor Thom, trente-sept tours harmonieuses autour d'une grande tour centrale, le sanctuaire. Leurs profils sont paraboliques, leurs bases carrées ; et tournant aux quatre points cardinaux, des lignes douces et des formes rondes, quatre grandes faces sourient. Ce sourire paraît indécis, mobile ou précis selon l'heure et l'éclairage. Ces quatre faces sont celles du dieu Brahma ou Çiva. Elles ont la hauteur d'un homme debout.

Le bandeau qui les couronne, passant insensiblement dans le profil architectural, est surmonté d'un fronton bas, décroissant jusqu'à une triple fleur épanouie de lotus. Les visages se touchent oreille à oreille, d'où descendent de grands pendentifs. Ils reposent sur un collier de rosaces. Ainsi, le bijou est l'intermédiaire entre la vie et la pierre, une fleur couronne le tout. Est-il possible de mettre plus de poésie et de vie dans une conception architecturale, de sorte que l'esprit ne se trouve pas subjugué seulement par la beauté et l'harmonie des formes, mais par toute une sentimentalité gravement souriante ?

Des alentours jusqu'au loin, s'étend la forêt où des troncs blancs brillent comme des cierges. Le groupement des tours est tel, que l'on est toujours à l'ombre sur la terrasse du temple, où de jeunes arbres en outre font des voûtes vertes.

De quelque côté que l'on se retourne, la face sereine se présente, toujours semblable à elle-même, gardant son énigme et son charme, aussi bien sous le soleil joyeux que dans l'ombre violette. Elle est là, partout, reflétée par la terre voisine, miroitante ou sombre, avec des taches rouges de lichens, des traînées mauves comme des traces de larmes, les lèvres charnues. De son front, des guirlandes de feuillage pendent comme des chevelures, ou bien des branches touffues se dressent en panaches.

Qu'il y ait dans de vieux temples d'un art quelconque, les mystères du passé joints à celui de la nature, et toutes les beautés exprimables par l'architecture, rien de tout cela ne saurait être comparé à ce qui se

dégage du Bayon, car au Bayon, tout cela est tangible, en quelque sorte, directement dit par la pierre faite homme, faite Dieu. Aucune interprétation n'est nécessaire. Ce n'est pas la lumière qui sourit, c'est une bouche. Ce ne sont pas d'imprécises significations trouvées par notre imagination, qui nous pénètrent, mais des regards, de vrais regards que posent sur nous des yeux aux contours adoucis par les pluies. La noblesse et le calme sont humains et non froids comme ceux de lignes ou de masses. Tout est vie latente, éternelle. Le Dieu est là, réellement là. Il sourit. Et tout ce qui n'est plus, demeure dans son sourire.

Il est stupéfiant que semblables figures émanent un tel charme, car outre leurs grandes proportions elles ont été stylisées à l'excès. Les lèvres sont très fortes et la bouche touche presque au nez. Le cou tient au menton. Les yeux sont exagérément obliques, défectueux, mais les pluies en ont effacé souvent le dessin supérieur, de sorte qu'ils semblent fermés.

Par un effet particulier et précisément à cause de ces yeux dont le regard ne se fixe pas dans le dessin d'une prunelle, mais demeure dans tout une orbite, ces faces qui dans la solitude absolue expriment leurs pensées séculaires aux quatre points du monde, semblent, dès que l'homme paraît parmi elles, ne plus sourire que pour lui. Et lui, au-dessous d'elles, voit leur regard se baisser sur sa fragilité. Une intimité profonde s'établit aussitôt.

Ah ! si nous avons au cœur une douleur aiguë et si notre âme est agitée des tempêtes humaines, je ne crois pas qu'il y ait au monde un lieu plus confidentiel. Nulle part, nos yeux levés ne rencontreront une mansuétude plus attentive qui partage notre rêve en nous engageant d'en sourire.

Le Bayon n'est pas un temple en ruine. Il ne laisse pas évoquer les souffrances humaines ni l'orgueil de son origine. Il n'a ni vanité ni splendeur. Il semble être monté seul de la terre. C'est un rêve que l'on

croit faire. Et l'on y trouve, lorsqu'on y demeure quelque temps, l'exaltation de ses joies et l'apaisement de ses peines.

25 novembre.

De tout ce que nous ont laissé les vieilles architectures, on ne trouve dans aucune d'elles, deux conceptions aussi différentes, je dirai même opposées, que le Bayon et deux siècles plus tard, Angkor Vat.

On a peine à démêler et à suivre les effets et les causes qui conduisirent les architectes et firent évoluer leurs conceptions si rapidement, de ce Bayon à cet Angkor Vat, tant il y a de divergences profondes dans l'essence même de l'inspiration qui présida à l'édification de chacun d'eux.

Angkor Vat est un prodige manuel. C'est la perfection de la main-d'œuvre, le règne de la volonté, le domaine du rinceau, du pétale, de la broderie lapidaire. La ligne est reine tyrannique, le plan glacial ; la pierre, la rigide pierre, déesse. La frénésie de décorer, la volonté d'éblouir éclatent sur chaque bloc.

Au Bayon, rien de tout cela. La matière est fruste, inhabilement employée. Le plan est confus, pittoresque, maladroit au point que des galeries longent des assises à quatre-vingts centimètres. La décoration est sobre, large, colorée dans son exécution. Aux bas-reliefs, presque pas de scènes légendaires — mais de la vie, des hommes, des épisodes familiers. On ne trouve pas une préoccupation mesquine. Au contraire de ce qu'on remarque à Angkor Vat, lorsqu'ils édifièrent le Bayon, les artistes ne laissèrent pas aux pierres le soin de prier les Dieux, — ils prièrent eux-mêmes. Ils n'eurent qu'une hâte, semble-t-il, celle d'achever le gros œuvre, afin de sculpter les deux cents visages de leur Dieu par lesquels ils devaient exprimer la ferveur, le mysticisme et la sérénité de leur culte.

Ainsi aux deux extrémités d'une petite route cambodgienne, à trois kilomètres de distance, se dressent : au Sud, le triomphe de l'intelli-

gence ; au Nord, celui de l'âme. La place de ces deux temples ne devrait-elle pas être aux deux pôles du monde ?

27 novembre.

Il y a eu danse, hier soir, et cinq petites actrices de huit à treize ans, sont venues faire leurs gestes rares devant un groupe de touristes. Cette troupe populaire, formée par une ancienne danseuse de Norodom, retirée du Palais et mariée dans les environs d'Angkor, est la seule qui existe au Cambodge à ma connaissance, en dehors des danseuses royales de Phnom Penh.

C'est donc avec émotion que j'ai vu cette séance populaire, et si je n'ai pas retrouvé dans les évolutions naïves des fillettes l'impeccable rythme, la maîtrise lente et souple des prêtresses royales, j'ai du moins assisté à la saine joie du peuple et retrouvé les vieilles croyances encore un peu vivaces.

Elles furent charmantes, ces petites, à l'ombre du grand temple, sur la berge des douves, vêtues pauvrement sans doute et d'humble condition, mais dont les besoins de la civilisation n'avaient pas sophistiqué les apparences, ni compromis les convictions.

Plus d'une trentaine de torches brûlaient autour dune aire rectangulaire couverte de nattes. Des enfants entretenaient les flammes. À l'occasion de ce rare événement, tous les habitants des villages environnants étaient là. Les cris, les rires, les avis, le mouvement cessèrent dès qu'apparurent les actrices.

Elles étaient précédées de leurs maîtresses vêtues de blanc, dignes et recueillies, la tête fraîchement rasée. D'autres femmes suivaient, portant sur des plateaux les accessoires de danse recouverts d'un vaste cornet d'étoffe rouge. Les chœurs se disposèrent comme il convient, et puis l'orchestre. Et le spectacle commença.

Toutes menues dans leur luxe illusoire, un peu gênées par leurs vêtements surannés, mais sous la tiare aiguë étincelante, ces enfants prirent leurs poses d'idoles. Ainsi, en France, voyons-nous dans les provinces, des danseuses en jupes roses. Il y a toujours en elles un à peu près mélancolique. Mais lorsque nous sommes de petits enfants, notre esprit inexpert ne sait pas distinguer cela. Nous nous extasions aux jeux du cirque, dont l'écuyère nous semble une princesse.

Or, si un peuple, malgré sa vieillesse et ses vicissitudes, garde en face de ses fêtes et de ses légendes, des yeux et une âme d'enfant, c'est bien le peuple cambodgien. Les clinquants, les velours désuets, quelques paillettes luisant encore semblent pleins de magnificence. Pour l'habitant des forêts, pour ses regards qui fouillent sans relâche la boue des rizières, un morceau de fer-blanc dans une rare nuit de fête prend l'éclat du diamant, inconnu et cité seulement dans les histoires fabuleuses.

Eh bien, cette danse, institution centenaire, qui figure déjà sur les plus vieux bas-reliefs, cette manifestation la plus pure de l'art cambodgien, ce théâtre qui est la vivification des mythes et des poèmes, devant lequel le Khmer ressent ses plus grands enthousiasmes, qui ne lui coûterait ni peine, ni travail, ni argent à entretenir — la danse se meurt. Il faut qu'une ancienne actrice, fixée dans le pays et escomptant seulement le passage des touristes forme cinq fillettes, les éduque, les habille à ses frais, pour que toute cette région qui est la région héroïque, assiste accidentellement au retour de son passé. C'est symptomatique.

Voyons plus loin, Un Cambodgien n'a jamais coupé une seule des racines qui disloquaient ses temples. Replié sur lui-même, il a laissé sombrer ses institutions. Le seul but de ses efforts est sa rizière ; et le seul bien dont il s'occupe, sa marmite et son filet de pêche.

Il ignore presque son roi. La bonzerie suivant cette inéluctable désagrégation, sombre à son tour. Combien de portes se ferment maintenant devant les prêtres qui mendient leur repas journalier ?

Les élèves deviennent rares en certains endroits et il n'y a jamais eu plus qu'aujourd'hui d'illettrés dans un pays où, jadis encore, pas un sujet masculin n'ignorait les caractères.

Quand, dans un tel peuple, la royauté qui fut autrefois la formidable autocratie dont peu de pays au monde possèdent de traces comparables est arrivée à être presque ignorée ; lorsqu'une institution, semblable à la bonzerie, qui était le ferment, le cœur, l'idéal, le refuge d'une population adorante, qui avait survécu au passé, à la pierre même, puisque le bonze est resté debout sur le seuil des temples écroulés ; quand les coutumes, les croyances, le rêve, l'art, le rythme, quand tout cela tour à tour, bribe à bribe, s'effrite irrémédiablement dans un peuple clairsemé, à quoi peut-il se rattacher, ce peuple ? Et flottant sur sa destinée, qu'est désormais cette barque désemparée sans beauté, sans maître, sans but, bientôt sans souvenir, sinon une épave !

D'ici quelques années, plus rien ne restera. Je retrouve avec peine dans des cases dispersées au hasard des rizières, de rares vestiges des industries anciennes : des morceaux de bronze, des poteries ébréchées sortis de terre par les chercheurs de tubercules. N'ai-je pas appris que des bijoux d'or, trouvés par certains indigènes, avaient été martelés et fondus ! Et les trésors d'Angkor ont fini chez le Chinois.

Donc, nos danseuses ont mimé gentiment l'histoire du prince Souvannaphon et de la princesse Kêt-Souyon. Un bouffon est venu de temps en temps mêler le grotesque à l'idylle. Et comme les touristes, amateurs des beaux-arts, pour qui le spectacle avait lieu, s'étaient endormis, que les torches étaient usées, elles s'en sont allées, fatiguées, suivies des vieilles et des gamins.

Quelques instants après, il n'y avait plus que l'herbe foulée, l'eau dormante des douves d'Angkor et un peu de fumée dans la nuit. Ah ! les symboles !

28 novembre.

Midi. Le soleil flamboie sur Angkor Vat. Air brûlant et d'une transparence extrême. Les touffes de bambou tout le long des fossés, si légères que la rosée dont elles sont chargées les courbe, sont pétrifiées. Pas le moindre souffle.

La chaleur tombe du ciel et sort de terre. Elle semble tangible, comme la lumière qui brûle les yeux et met un tremblement sur le profil de chaque chose. Pas un oiseau, pas un insecte. Les bœufs, même, ont cessé leur rumination et se groupent sous les arbres, leurs grands yeux mi-clos. Les hommes dorment.

C'est l'écrasement, l'étouffement de tout. On devine l'eau tiède et tant elle est figée, elle semble de l'huile. Le vert des arbres est décoloré par la lumière folle. Et Angkor, sur qui pèse cette flamme, sombre, car la lumière tombant du zénith n'en touche pas les façades ; Angkor précis, brûlant au point qu'un chien ne peut marcher sur son avenue de pierre ; Angkor, sans autre beauté que sa ligne, s'écrase tout gris, comme l'énorme monceau de cendres de tout ce flamboiement.

Et maintenant le soleil va s'éteindre. À la splendeur du temple, se superpose la splendeur vespérale. Des rideaux d'arbres, l'ordonnance des entrées et du sanctuaire, l'ampleur du panorama font que cette heure mouvante est réglée chaque jour comme une féerie.

Tout d'abord, les douves et les herbes flottantes rentrent dans l'ombre, alors que sur l'autre rive, tout l'ensemble du temple, isolé par ce premier plan d'ombre, flamboie. Puis, comme une fantasmagorie, chaque plan s'éteint successivement.

Àcette époque, le ciel est toujours chargé, le soir, de nuages sombres aux formes figées qui renvoient d'étranges réverbérations. Des cigognes tournoient, et c'est presque l'instant où un autre nuage, mais celui-ci opaque, bruissant, noir, s'élancera des tours : les chauves-souris.

Sur les dalles bouleversées, les indigènes contemplent l'apothéose. Leurs écharpes brillent. Et tandis qu'ici, c'est presque la nuit, sa douceur et son rêve qui commencent ; là-bas, en contraste, c'est encore le rouge ruissellement.

Les grelots des buffles tintent et les énormes bêtes à l'air farouche se rassemblent paisiblement sous la conduite d'un enfant nu. Sur la berge, des femmes se baignent. Les étoffes mouillées collent à leurs formes pleines. Un homme, grand et noir, vient de boire, debout, la tête renversée, dans un vase de cuivre. Et l'eau du vase miroitait de telle sorte que cet homme semblait dans son humilité sauvage, boire de l'azur.

Dans l'air verdissant, resplendissantes comme des gemmes, les cinq tours, seules, brillent encore. C'est le dernier vers du poème. Il ne dure qu'un instant. Encore une lueur fugitive lui survit. Et c'est la nuit.

Ah ! poète, viens ici, en cette heure lyrique, t'asseoir sur les pierres encore chaudes et puiser dans l'air la quiétude des grandes choses. Viens scander avec les mots qui conviennent, dans la divine cadence, chacune de ces secondes. Laisse seulement s'élancer ton génie en liberté : cette eau dormante et ce qu'elle reflète, ces pierres et ce ciel le rendront immortel.

VI

Ta Phrom.

Le silence ; des arbres gris et des pierres vertes, des échappées de lumière au delà de voûtes sombres ; les traînées polychromes des pluies sur des murailles encore debout ; un arbre monstrueux, dont le tronc longe une galerie, se redresse, la fait éclater et s'élance se mêler à la voûte végétale ; dans un trou noir une petite feuille miroite comme

un clignotement d'œil ; des dalles sont accumulées avec des profils de vagues qui déferlent ; un grand cadavre de fromager penche et s'appuie sur une tour, des lianes pendent ; de-ci, de-là on voit des fleurs rares ; une file de fourmis rouges interminable ; cris de chauves-souris que l'on effraie et qui vous effleurent de leurs ailes molles ; socles bouleversés, tronçons d'idoles, fleurs de pierre tombées, corolles blanches et grasses des safrans, arbrisseaux, ronces, fougères, palmes ; fuite rousse d'un écureuil, chute d'une branche, éclat de soleil sur un linteau, écroulement des voûtes sur lequel on marche, colonnes déplacées, tronçons informes, pilastre semblant sculpté de la veille ; de l'austérité, de la grandeur somptueuse ou bien des coins intimes, des cours gaies pleines de soleil que laisse passer un trouée de feuillage ; au delà le trou béant, obscur, impressionnant d'une galerie ; l'assaut immobile des ronces, la ligature des blocs par des racines ou leur renversement ; de la pierre rouge et trouée comme de l'éponge, des grès bleus, roses, gris clair ; des troncs morts aux tons de rouille, de l'eau qui croupit, de la mousse grasse, des lits de feuilles mortes ; un bel insecte immobile, tel un bijou ; encore des colonnes, des murailles, des légendes sculptées ; toujours des tours intactes ou renversées, hautes ou minuscules, nues ou verdoyantes, des pans de voûte en équilibre, des cellules ; partout des arbustes, des frondaisons, des berceaux, des guirlandes, des ficus immenses aux racines étalées comme des pieuvres ; là, un reste d'inscription, ici, la mortaise d'une porte ; des dieux calmes, terribles, des symboles, des sourires de femmes ; pas de mort : de l'immobilité ; pas de tristesse : du recueillement ; vent rare, lumière mouvante, fraîcheur lourde, parfums indéfinissables : voilà à l'Est d'Angkor Thom le temple de Ta Phrom, l'un des plus grands du Cambodge, l'un des plus bouleversés.

VII

Beng Méaléa.

2 décembre.

Beng Méaléa, à quinze heures de charrette d'Angkor, à l'Est, ce temple situé sur la chaussée qui réunissait la capitale au grand Prah Khan et à Kokher, à cent-cinquante kilomètres au Nord-Est.

Il est douloureux de voir la floraison ornementale des vieux temples, impitoyablement détruite et gisant dans la floraison souple et vivante de la terre. De cet art que rien n'égale, un nombre incalculable de manifestations sont enfouies, brisées, blocs informes.

De ce temple, où les constructeurs ont travaillé un grès bleuté et fin comme du marbre avec une science, une maîtrise jamais surpassées ; de ce temple presque aussi vaste qu'Angkor Vat, qui est à l'art khmer ce que la Sainte-Chapelle est au gothique, et qui ne laisse voir en ses parties respectées que des chefs-d'œuvre de finesse et de variété, les quatre cinquièmes ne sont que débris.

Si pourtant, les sombres guerriers victorieux n'avaient pas, ivres de leurs conquêtes ou de leur libération, porté une destruction première en ces monuments, la végétation n'aurait pu s'épanouir en si complète liberté. Les tours des sanctuaires parfaitement construites, surtout ici, restées debout, n'auraient jamais permis aux racines de glisser et de se gonfler entre leurs pierres si bien jointes.

Les galeries négligées par les vandales sont restées exactement semblables à elles-mêmes, entre leurs murailles massives où l'on ne distingue même pas les joints des pierres. À l'abri de leurs voûtes ni les mousses, ni la plus fine liane n'ont pu trouver vie. L'humidité seule délite un peu la pierre dans le bas, et les mystères d'une ombre séculaire semblent interdire d'entrer même aux fauves.

Les sanctuaires, au contraire, sont presque toujours bouleversés de fond en comble, précisément parce que la rage de la guerre ou des révoltes les visèrent surtout. Et c'est alors, sur ces cadavres ouverts en plein ciel, que les rampements des lianes ont apporté l'humus nécessaire aux jaillissements des arbres dont les racines ont achevé la ruine.

Si l'on recherchait avec soin, et si on les dégageait des monceaux qui les écrasent, on exhumerait beaucoup de chefs-d'œuvre non seulement intacts mais en bien meilleur état que ceux qu'il nous est donné de contempler librement. En effet, la destruction, ayant en somme suivi d'assez près la construction, les blocs écroulés se protégèrent les uns les autres. En se glissant, lorsqu'on le peut, et c'est le cas du sanctuaire de Beng Méaléa, par un trou dans l'écroulement, on trouve, au fond, une Tevada qui sourit et une colonnette polygonale, baguée de boutons de lotus. Protégées des pluies séculaires par la colossale superstructure, les sculptures ont gardé l'éclat, le poli, la vigueur de leur exécution ; tandis qu'en plein air, des linteaux ayant basculé sur leurs angles ont offert aux pluies du ciel et à la chute des branches, leurs coques gracieuses, le geste d'un dieu, le calice épanoui des lotus : et tout s'est effacé.

Ce serait une grosse erreur de croire que parce que l'on possède vingt linteaux d'un groupe, il importe peu d'en avoir soixante. Pour ne citer qu'un tout petit motif, je prendrai la frise qui court en guirlande, sous l'entablement de tous les édifices de Beng Méaléa. Elle varie non seulement sur chaque édifice, mais encore sur chaque face d'un même édifice.

D'un principe général, qui est celui du cœur et de pendeloques alternées, elle fleurit de vingt façons différentes. Au sanctuaire, elle est faite de rinceaux et de culots, de lotus et de petites volutes. Sur l'édifice Sud-Ouest, au centre de chaque cœur, surgit une tête de Hamsa et sur le soubassement de ce même édifice, utilisée alors en plate-bande, la Hamsa est remplacée par un torse de personnage en prière. Ailleurs, ce personnage alterne avec la Hamsa. Sur la troisième enceinte, l'oiseau

alterne avec des enroulements et aucun de ces enroulements de feuilles n'est semblable au suivant. À la colonnade cruciale, le personnage en prière est remplacé par des danseuses, des hommes tirant de l'arc, portant des fardeaux, luttant, et les pendeloques forment pompons de perles.

Il n'est pas facile de dire quelle est la plus belle de ces variétés, car elles sont toutes charmantes et délicieusement exécutées. Plutôt que de les supposer semblables, il est donc plus exact d'imaginer les motifs perdus différents de ceux que l'on retrouve. Ainsi que la nature qui, dans la même forme, a su varier les beautés à l'infini, les décorateurs khmers ont su varier à l'infini les formes initiales qu'ils possédaient.

On reste dans les limites étroites de la vérité en disant que dans un seul temple, il existe plus de formes de lotus, obtenues, soit par la stylisation, soit au contraire par la copie fidèle ou des factures différentes, qu'il n'en fleurit dans les larges fossés qui l'entourent.

Si les décorateurs cambodgiens ont usé de cette prodigieuse faculté de la multiplication, parfois avec excès — à Angkor Vat par exemple — et toujours avec une certaine ostentation, ils ont su, ici, modérer leur génie dans l'exacte mesure. De sorte que chaque chose ayant son importance rigoureuse, il émane de Beng Méaléa une harmonie puissante et sobre, qui permet de placer ce temple le premier parmi les premiers, et de le considérer comme le prototype, l'exemple classique et épuré de l'art khmer.

Les murailles des galeries, plus hautes que partout ailleurs, sont unies, appareillées avec un soin extrême et unique, et faites de matériaux particulièrement choisis. Elles reposent en retrait sur de larges assises, d'un relief accentué, ce qui donne à l'ensemble de la puissance, et l'attache fortement à la terre. Et seulement dans le haut, dans le ciel, au-dessus de la belle nudité polie des murs que percent simplement des fenêtres haut situées et horizontales, la frise dont je parlais tout à l'heure souligne une corniche au profil énergique, perlée de lotus.

Mais toutes les richesses de l'art décoratif et de la ciselure sont accumulées sur les portes. Le système de plan de Beng Méaléa les a en effet multipliées en nombre incalculable. Et ces linteaux, ces pieds-droits couverts de fleurs et de légendes prennent un caractère d'autant plus somptueux et rare, qu'ils sont entourés de vastes perspectives austères et simples.

Tout ceci, rapidement décrit, que pourrai-je ajouter qui ne soit particulier, technique, et dont je ne veux pas qu'il soit question dans ces notes d'impressions et de peinture ?

4 décembre.

Le charme sylvain de Beng Méaléa est celui de tous les temples perdus en forêt. À les considérer, sans mêler rien d'intellectuel, de philosophique sans s'abandonner à des désespérances que l'on, peut porter en soi, ils n'ont pas la tristesse que l'on pourrait supposer, mais au contraire, une gaîté calme, une heureuse sérénité. Ils ont le sourire des vieillards.

Le soleil les éclaire par taches. Des troupes de singes bondissent dans les arbres de sommet en sommet, lancés comme des projectiles par la détente des branches. On voit sur les écorces lisses les traces profondes des ours à miel. Dans les galeries et les angles de murs, les termitières bombent leurs circonvolutions comme de monstrueuses cervelles. Les pas sont amortis par l'épaisse couche de l'humus et des débris pulvérisés par le temps.

Pas une fissure, pas une crevasse ne reste béante. Des feuillages s'y suspendent dans une immobilité de parure. La chaleur, le vent toujours atténués, laissent un peu d'eau, longtemps après les pluies, dans les bassins sacrés. Les mousses leur donnent des tons changeants. Le jour qui passe à travers les voûtes des feuillages en prend la couleur, frôle les saillies des décorations ou miroite sur les larges feuilles des orchidées épanouies comme des mains ouvertes. Les troncs clairs des arbres sont mauves.

La magie des reflets, les doigts patients de l'usure, les mousses et les guirlandes donnent aux pierres une sorte de vie végétale. Le rinceau du sculpteur et la vivante tige se confondent et l'on ne sait, si le vent se levait, lequel des deux tremblerait. Les dessous d'entablement sont insondables : des fragments ensoleillés les couronnent. À l'angle d'une muraille, une danseuse divine sourit dans la lumière soudaine, et une grosse touffe d'orchidées épanouie au-dessus d'elle met une ombre de fleur sur son geste de femme. Ailleurs, sur les fronts bombés de l'éléphant tricéphale, des feuilles larges et vernies remuent comme agitées par la marche du fabuleux animal.

Les troncs se mêlent aux colonnes ; à la feuille de pierre s'attache un jasmin naturel ; au tympan, une chevelure ; à la muraille, un manteau ; la dalle est couverte de sa mousse et la fissure pleine de son eau dormante. La lutte ancienne de la nature et de la pierre s'est figée en une intime union. Les éléments, trop étroitement joints, sont devenus semblables. Les uns et les autres ont perdu leur signification respective. Et si l'on monte dans les superstructures, au-dessus de la tête des arbres, les édifices qui émergent isolés, perdus, brûlés par le soleil et battus par les tempêtes, apparaissent mornes, dénudés et semblent des rochers sur la mer.

Chaque portion de cet ensemble extraordinaire paraît donc vivre pour elle seule. Chacune a son sens bien défini. On ne trouve pas une porte et son appareil, on trouve une féerie. Vingt strophes composent le poème. L'une est chantée au soleil, l'autre dans l'ombre, l'autre dans la nuit. Une buée d'émeraude lie l'ensemble. Dans le silence sonore, la douce paix vous accompagne et sa main molle caresse toute chose.

5 décembre.

Par instants, mon corps plie sous de grandes fatigues. Depuis huit mois je suis en route. Les campements en plein air, la table pliante et le lit de camp, voilà mon foyer. Et la solitude, si l'homme veut la suppor-

ter impunément, a besoin d'une volonté toujours en éveil et d'une activité extrême dans le travail.

Depuis quatorze jours j'erre dans Beng Méaléa dévasté. Cette perpétuelle escalade des effondrements, cette gymnastique de pierre en pierre pour atteindre aux points intéressants, ces croquis et ces relevés tracés debout, cette brousse qu'il faut écarter, dont les épines vous tiennent par les vêtements et dont les lacets vous lient par les pieds, tout cela m'a brisé. Le soir, il me faut me débarrasser des tiques qui fourmillent dans la mousse et les bois pourris.

Les nuits sont pleines de bruits étranges. La panthère est venue prendre une cage de poulets, hier, sous ma sala. On a beau se convaincre qu'on ne risque rien, qu'elle ne monte jamais dans les cases et que le moindre bruit la met en fuite, il n'en est pas moins vrai qu'on ne dort pas tout à fait à l'aise dans le voisinage de cette rôdeuse cruelle. Il résulte de toutes ces circonstances une surexcitation que la fatigue favorise et que la solitude entretient.

La tristesse m'envahit alors. Elle est comme un voile qui s'étend sur chaque chose et que le moindre mouvement agite. Et l'on se trouve désemparé, inactif, ce voile en main — tels ces pêcheurs infortunés, debout sur la rive, leurs filets vides au bout du bras.

J'en viens à me demander si mes efforts seront féconds ; si grâce à eux et à ma conviction, la science au service de laquelle je me suis consacré, fera un seul pas. Ruminant les heures tristes de mon exil, dans l'insomnie ou les inactions forcées, ma jeunesse qui se passe ainsi me montre l'amertume du sort qui lui est fait.

Les lettres de mes amis, qui s'espacent d'ailleurs et me rejoignent irrégulièrement, sont pleines de ce qui me manque. Affection et gaîté entourent immédiatement ceux qui les écrivent. Et si par malheur, je les reçois, ces lettres, en des heures découragées, elles me sont douloureuses comme des blessures qui achèvent. Car dans mon campement

où je lutte avec la fatigue, le doute et l'abattement, elles introduisent la nostalgie qui me parle des miens.

Si je puise à même aux poésies débordantes de la nature, aux beautés tropicales et si je trouve en elles un ensemble de joies rares et de nouvelles sensations, n'y a-t-il pas en France des équivalences que j'ai négligées peut-être, et pour lesquelles, tout au moins, j'étais mieux fait ?

Je préfère croire que non ; que la force certaine qui m'a ramené ici au cœur même de ce pays où je suis né et me pousse à étudier son passé, était une des forces obscures de la destinée ; et qu'il est logique de payer ces satisfactions, des fatigues, des privations qu'elles entraînent, grâce auxquelles on les mérite, mais d'où résultent ces amertumes passagères qui en sont la rançon.

Je voudrais peindre et je n'en ai pas le temps. Ne suis-je pas envoyé ici et — quoi qu'on attende de moi — je dois recueillir une moisson aussi abondante que possible. C'est là une question de confiance.

Qu'il faille, pour l'étude strictement archéologique d'un lieu, des facultés analogues d'observation, de synthèse — je dirai même de méthode — que pour l'étude peinte de ce lieu, la chose ne fait aucun doute, puisque dans les deux cas, les yeux sont les premiers intermédiaires, et qu'on se sert, ici et là, des formes, des particularités et des caractéristiques de la chose étudiée. Savoir si les satisfactions que l'on éprouve à ces deux études sont les mêmes ou différentes, n'a pas à être discuté ici, mais ce que je suis obligé de constater, c'est que je ne fais pas exactement ce pour quoi j'étais destiné, pour quoi j'avais primitivement travaillé et il en résulte une gêne imprécise, provoquée par l'impuissance de faire les deux.

Si après un séjour prolongé dans un édifice, j'en emporte une moisson copieuse de documents, d'observations et même des trouvailles, il se mêle à ma joie le vague regret de laisser autre chose que je pouvais

aussi emporter. C'est chaque fois une petite faillite, une trahison — peut-être une négligence. Les effets charmants, les douces lumières, les groupes harmonieux que j'ai entrevus et dont mon âme et mes yeux furent si heureux, mais dont je n'ai pu tenter de fixer sur la toile la fugacité, restent dans ma mémoire un peu comme des remords.

Quoi donc me presse ? Mais tout. Mes fatigues de plus en plus fréquentes. Le temps qui fuit. L'inconnu qui m'attend. Mon inexpérience qui me gêne et me fait peur, mais qui s'atténue chaque jour. Les saisons qui modifient les aspects, ouvrent ou immobilisent les communications. La fièvre qui peut me saisir. Enfin la hâte de pouvoir comparer, vérifier ailleurs ce que j'ai trouvé ici ; la hâte irrésistible de voir, de connaître autre chose et d'atteindre enfin à tous les points mystérieux du pays.

Le passé khmer est une telle énigme, un monde tel — qu'en l'état actuel de nos connaissances, l'approfondir, c'est encore l'effleurer. Lorsque la vie de beaucoup d'initiateurs et de pionniers se sera passée à fouiller les dépouilles opimes ; que dans toutes les branches des facultés humaines, beaucoup de spécialistes auront trouvé en elles de quoi lasser leur activité et qu'on sera bien convaincu que l'Égypte et la Grèce ne sont pas si riches qu'on le croit auprès de ce lointain Cambodge, on comprendra certainement, alors, l'enthousiasme et la foi qui saisirent ces prévoyants. Tout ce qu'ils auront rapporté de cette terre de feu et de solitude, prendra sa juste valeur.

Dans les heures désenchantées, c'est en ces pensées que je puise un courage et une espérance, qui du moins, eux, ne m'abandonnent jamais.

7 décembre.

Plus j'étudie de groupes divers, plus je deviens convaincu que la destruction due à la végétation est en très petite proportion, auprès des ravages commis par les hommes.

Un grand nombre de divinités brahmaniques ont été tailladées à coups de ciseau. Ce fait toutefois ne doit pas prendre une bien grande importance, car dans le même temple, ces mêmes divinités, deux mètres plus loin et tout aussi en vue, sont restées intactes. D'autres temples : Angkor Vat, Prah Vihear, Beng Méaléa ne présentent aucune mutilation systématique des Dieux anciens.

La frénésie d'une révolution, la horde des assaillants passe en trombe, renverse les idoles, brûle, saccage et pille, mais on ne la conçoit pas minutieusement, longuement occupée à gratter sur des bas-reliefs laissés intacts ailleurs, la tête d'une divinité déterminée.

Ces mutilations localisées, toujours à portée de la main, sembleraient plutôt le fait des nouveaux occupants des temples. Leur culte, différent de ceux qui le précédèrent, n'ayant pas eu les mêmes idoles ni le même sectarisme : vishnouïstes par exemple, ils auraient passé leurs loisirs à supprimer les figurations d'une des transformations de Çiva. Ces grattages très particuliers ne sauraient être simultanés à la destruction complète des temples, mais antérieurs. J'ai d'ailleurs trouvé souvent un de ces grattages mêlé aux écroulements.

Dans tous les groupes dévastés, on ne voit jamais d'arbres très vieux. Ils sont tous à peine une ou deux fois séculaires ou d'espèce à croissance rapide : ficus et fromagers qui montent d'un mètre par an. D'autre part, un grand nombre de motifs décoratifs basculés, mêlés à l'effondrement total d'une portion d'édifice, et exposés en plein ciel à toutes les intempéries ne sont guère plus usés que des motifs voisins restés verticaux et protégés. Ceci à de très rares exceptions près. Voici donc quelques faits concordants, qui tendent à démontrer l'écroulement relativement récent des temples.

Les inscriptions, les documents nous apprennent leurs richesses incalculables. Qu'en retrouvons-nous ? Rien. Dans tous les sanctuaires, les piédestaux furent renversés et de grands trous creusés en leur place par des chercheurs de trésors. Les dégagements méticuleux du Bayon,

d'Angkor Vat n'ont pas fait découvrir un morceau d'argent de la grosseur d'un pois. Les temples furent donc pillés dans tous les coins et dès la première heure, soit par des conquérants, soit par des insurgés.

Or ce n'est pas à cette date que remontent les écroulements que nous savons récents. Il y a donc lieu d'être surpris de constater qu'une destruction nouvelle eut lieu qui ne se borna qu'au renversement des toitures et des colonnades. Beng Méaléa en particulier va nous en donner l'explication.

Les Khmers assemblaient leurs grès sans ciment de liaison. La perfection des joints et la pesanteur des blocs suffisaient à leur équilibre. Mais partout où les constructeurs jugèrent que des forces obliques ou horizontales pouvaient agir, ils lièrent leurs matériaux par des doubles T en fer, immobilisés par des scellements au plomb ou au mortier.

À Beng Méaléa, une vaste colonnade en croix détermine quatre cours. Le tout est inscrit dans un quadrilatère de galeries. Les architraves sont faites de monolithes, se rejoignant sur chaque colonne. Afin d'éviter les écartements, les constructeurs les unirent par des fers en double T dont il reste les mortaises.

Or, sans exception — et j'attire avec insistance l'attention sur ce point — toutes les toitures ont été sapées, renversées jusqu'à ces architraves, découvrant ainsi les fers et seulement aux endroits où les destructeurs supposaient qu'ils y fussent, car l'on voit des blocs entiers laissés intacts sur les architraves entre-colonnes, c'est-à-dire où il n'y a pas de joints.

Les linteaux, ayant été fixés à leurs murailles, afin d'éviter leur chute en avant, par les mêmes crampons, tous les linteaux de Beng Méaléa, sont grossièrement percés à leurs extrémités de deux trous détruisant les sculptures, dans le but évident de dégager les fers d'ancrage dont il ne reste plus que les mortaises.

Il en est de même partout. À Angkor Vat, dont l'état de conservation est relativement parfait, les chercheurs de fer ne renversèrent pas les voûtes. Mais on voit, et toujours sans exception, de vastes trous creusés en entonnoir dans les chéneaux, au-dessus de chaque joint de l'architrave, c'est-à-dire au-dessus de chaque colonne. Au fond, il n'y a plus que la trace du crampon. On retrouve ces mêmes déprédations dans tous les paliers des escaliers du temple. Les tenons atteignant alors les proportions imposantes de trente-cinq centimètres de long, douze de large et quatre d'épaisseur, leur poids devait dépasser dix kilos.

Voilà donc un des mobiles de la dévastation récente des vieux temples. Si l'on veut un compte du gain qu'elle procura ici, on peut aisément l'évaluer. D'après les mortaises de Beng Méaléa, nous avons affaire à des crampons de deux ou trois kilos. Le scellement exigeait à peu près le même poids de plomb. La colonnade compte deux cent douze colonnes. Ce qui fait six cent trente-six kilos de fer pur, martelé ; autant de plomb. L'ensemble du temple rapporta environ trois fois plus. Tel fut le prix de la ruine de ce groupe admirable. Il constitua en réalité une véritable fortune pour les vandales. Tous les temples furent en somme des mines de fer, parfois de plomb tout travaillé, et prêts pour le commerce.

Ces quelques explications jettent un jour nouveau sur le rôle de la végétation tant condamnée et apparue seulement parce qu'on lui avait ouvert le passage. Les galeries respectées des hommes et qui par conséquent ne possédaient pas de crampons de métal, sont encore intactes presque dans tous les temples et malgré la végétation. Au contraire, de petits groupes, situés dans les environs des villages, parfois entourés de bonzeries, et où jamais la végétation n'a pénétré avec intensité sont saccagés de la même façon. Enfin les monuments en briques où le fer était inutile sont en état relativement bon et ne sont que très rarement écroulés tout à fait (Mébôn, Pré Rup).

Si les grands temples du Cambodge ont été pillés par des chercheurs de trésors et détruits par des voleurs de fer, il en est d'autres qui le

furent et le sont encore par les bonzes modernes. Construisant sur l'emplacement même des anciens édifices leurs mauvaises pagodes, ces bâtisseurs dégénérés se servent des anciens matériaux. Prenant dans les ruines, sans considération ni intelligence des pièces capitales, ils en modifient à tel point les aspects que, dans ces lieux, toute recherche archéologique est devenue impossible. À Loley, par exemple, ils ont utilisé d'admirables linteaux en marches d'escaliers, pavé le terre-plein avec les sculptures, et l'on foule du pied ces incomparables vestiges.

Afin d'installer leur bonzerie, ils ont bouleversé tout un système unique de canalisation qui partait du centre des quatre tours, et aboutissait à de belles gargouilles : gueules ouvertes de monstres. Les gargouilles ont disparu. Un perron, au Nord, a même été construit à la place de l'une d'elles.

À Vat Nokor, ils ont peint les sculptures, muré le sanctuaire, intercalé la pagode moderne entre la dernière enceinte et le sanctuaire antique. À Hanchei, on voit des marches d'escaliers anciens mêlées aux matériaux de la terrasse.

Je me permets de signaler la chose aux administrateurs et à l'École Française d'Extrême-Orient. Laissant les prêtres jaunes sur les lieux, on pourrait au moins leur interdire de porter les mains sur une seule de ces pierres. On pourrait même, il me semble, exiger de leur fainéantise quelques soins élémentaires. Bien peu de nécessités peuvent être aussi pressantes — surtout coûtant si peu à satisfaire — que celle de retarder le plus possible l'anéantissement complet des ruines de l'ancien Cambodge.

VIII

Loley, Bakong.

11 décembre.

De la dernière assise du temple de Bakong, on n'a pas sous les yeux les vastes horizons toujours mornes de Vat Phu et de Prah Vihear, mais une des plaines les plus fertiles du pays.

Des voies larges de plus de vingt mètres s'étendent sur un sable léger que les charrettes soulèvent en nuages. Et en ce mois de décembre, les rizières, s'étendent jusqu'à l'horizon. On voit des femmes avec des chaînettes d'or aux bras et des hommes en sampot de soie, revenir de botteler le paddy.

C'est la saison du vin de palme. Au couchant, des hommes forts et adroits montent au sommet des hauts palmiers, des vases de bambou attachés à leurs ceintures. Ils coupent les pousses de l'arbre et suspendent le bambou, au-dessous, qu'ils viendront rechercher plein le lendemain. Leurs torses nus rougeoient parmi les feuilles vertes épanouies en éventail. Ainsi, pendant deux mois, coulant de la blessure comme une fontaine, la sève sucrée au goût de fumée sera recueillie.

Au pied du temple, sous les citrons et les pamplemousses, c'est la paix heureuse des bonzeries ; les anciens bassins sacrés où s'étalent les coupes de porcelaine rose des lotus ; et au delà, de grands arbres où des colonies de cormorans ont installé leur cité. Ils soignent leurs petits, passent en planant, le cou gonflé de poisson, ou bien, aux heures chaudes, restent immobiles au sommet des branches, les ailes ouvertes dans le soleil, comme des oiseaux crucifiés.

Lorsque, quittant les bords du Mékong, je me suis enfoncé dans les terres, nulle part au Cambodge, je n'ai encore ressenti une impression aussi forte de vie et de prospérité. La région d'Angkor n'est que désert et aucun des villages qui la peuplent ne sauraient être comparés aux villages d'ici.

Venant de Beng Méaléa, je suis arrivé au coucher du soleil au village de Damrong, situé au pied d'une tour antique. Pendant deux heures,

j'ai marché à travers des rizières hautes comme la croupe de mon cheval. Elles s'étendaient jusqu'à l'horizon où commençait la forêt claire — le désert — que je venais de parcourir depuis l'aube. Des nuages rouges, semblables à des écrasements de pinceaux couraient, face au couchant. Et au zénith, ayant déjà pris possession de son domaine avec sa douceur de perle, — la lune pleine.

Dans un sentier bordé de hauts cactus, des théories de femmes débouchèrent en même temps que moi. C'était elles qui chantaient tout à l'heure et dont j'avais écouté les voix lointaines. Leurs écharpes entouraient leurs torses. Elles portaient des paniers plats sur la hanche. Les hommes suivaient.

Le sentier s'enfonçait sous un berceau de végétation. Là-haut, les belles palmes des cocotiers étaient de cuivre rouge, mais ici, dans l'ombre de cent arbustes différents, épais et enchevêtrés on distinguait à peine le sol. Les sempiternels grelots des bêtes tintaient. Et puis, ce fut le village, les enfants nus au gros ventre, les chiens à la tête de loup, les cases derrière les sapotilliers, les feux des cuisines, le bruit des pilons battant le paddy, quelques appels et quelques mélopées, les charrettes poudreuses groupées à l'orée des rizières, le repas frugal — et la nuit.

Ah ! faut-il que j'aie les miens qui m'attendent, et en moi des habitudes, des vanités, des ambitions pour passer sans m'arrêter en de telles oasis ; et voyant ainsi le bonheur et la sérénité que la nature donne à qui veut les prendre, ne les garder, moi, que la durée fugitive d'un crépuscule ?

12 décembre.

Les temples de Bakong et Loley, près du gros centre de Roluos, à douze heures de charrette de Beng Méaléa, forment deux ensembles en briques. Le premier est élevé sur sept assises décroissantes, le dernier sur trois. Ils dominent une des plaines les plus fertiles du Cambodge.

Si les anciens Cambodgiens ont édifié un grand nombre de tours de briques pour des raisons qui nous échappent, ils y ont toutefois employé le grès concurremment pour l'appareillage et la décoration des portes. En outre, les murs, rouges maintenant, montrent de place en place d'épais enduits de plâtre-mortier, lesquels avaient été moulurés et modelés à outrance.

C'est donc devant des procédés de construction entièrement différents de ceux que nous connaissons, que nous nous trouvons. Ils ne caractérisent pas plus une époque qu'une région, car on les trouve échelonnés de siècle en siècle, depuis Hanchei, au Nord de Kompong Cham, temple qui porte sur un de ses pilastres une des plus vieilles inscriptions connues (vi siècle). Nous avons vu les tours d'Angkor Thom, celles de Pré Rup, de Mebôn, celles-ci, qui se groupent autour du x siècle. Nous avions en outre étudié, tout au Nord du pays, le sanctuaire de Vat Phu, édifié avec les mêmes matériaux.

Ces monuments ne sont pas exemplaires à ce seul titre. J'ai plusieurs fois remarqué que certains groupes étaient d'une décoration un peu surchargée. À Beng Méaléa, nous avons trouvé une juste mesure, une harmonieuse répartition. Or, Loley et Bakong et en général les monuments en briques reçurent une ornementation outrancière qui tient du prodige et aussi de la névrose. C'est le rococo de l'art khmer.

Si encore, autour des linteaux, des fausses portes, et des pilastres en grès, les murs de briques avaient été laissés nus, peut-être ces détails eussent pris un autre caractère. Ils auraient été, un peu, comme l'admirable col de dentelle mis sur la robe aux grands plis d'une toilette de femme. Mais le plâtre qui les recouvrait n'était que festons, guirlandes, fleurons et lambrequins ; et ces tours devaient ressembler à ces châteaux de saindoux, que l'on voit, aux fêtes, dans les boutiques de charcutiers.

Cette comparaison vulgaire me sera pardonnée. Elle est exacte. Je ne puis passer pour un démolisseur. Loley et Bakong n'en restent pas

moins en tant que science, ouvrage et métier, de véritables prodiges qu'il faut connaître au même titre qu'Angkor. Je vais d'ailleurs donner un exemple :

Le linteau khmer est un bloc monolithe de grès, d'environ un mètre soixante de longueur sur cinquante centimètres de hauteur. Dans le groupe d'Angkor, il se compose généralement d'un motif central : tête de monstre. De sa gueule sortent deux guirlandes qui forment sur toute la longueur de la pierre un arceau surbaissé, qui s'appuie par deux larges volutes sur les chapiteaux des deux pieds-droits. En bas et en haut de la guirlande et dans des sens respectifs, de nouveaux rinceaux remplissent les espaces libres. Le tout hardiment enlevé de la matière, admirablement traité. C'est d'un art et d'une pureté exemplaires. Voici ce que ce principe est devenu à Bakong.

La guirlande ? Ce ne sont que. Makaras sortant de la bouche des uns et des autres. Autant de bouches, autant d'enroulements de trompes. Quant au corps de chaque Makara, il est remplacé par de petits rinceaux et des coques compliquées. Chaque tête est chevauchée d'un personnage qui tient dans ses mains une massue, un sabre ou un lotus. Du dernier Makara de chaque extrémité sort un Naga avec ses sept têtes épanouies. Il n'est pas seul, mais accompagné d'un nouveau petit bonhomme juché sur son cou.

Le motif central est un monde à lui seul. C'est bien le monstre que nous connaissons, mais ses mains tiennent deux lions par leurs pattes de derrière. Ces lions se mêlent aux rinceaux. Chacun de ceux-ci porte en son centre un personnage en prière. Quant aux rinceaux inférieurs, ils se transforment tous en Nagas à trois têtes. C'est de la simplicité, car ces Nagas auraient pu être heptacéphales ! En revanche, chaque tête est couronnée d'un panache de volutes.

Entre chacun de ces rinceaux-nagas, et bien qu'ils se touchent presque, pend une fleur de lotus. J'allais oublier qu'entre les deux lions et sous la tête du monstre, se relève un Naga central à cinq têtes. L'es-

pace supérieur compris entre le bord du linteau et la guirlande de têtes de Makaras, est rempli de feuilles dentelées et recroquevillées et alternant avec les trompes de Makaras. Et, comme s'ils n'étaient pas assez compliqués ainsi, les linteaux de Bakong sont couronnés d'une petite frise de lotus, et de deux plates-bandes, l'une ornée de motifs losanges, l'autre d'une succession de vingt-trois torses de personnages, les mains jointes. Le tout couvre un peu plus d'un mètre carré.

Si l'on considère, comme beauté plastique, l'homme-serpent qui, vêtu de clinquant, au sommet d'une pile de bouteilles, se passe la tête entre les jambes et joue ainsi un air de violon — l'art de Bakong est un grand art.

25 décembre.

Nuit de Noël. J'ai arrêté ma caravane au milieu de rizières moissonnées. Un léger abri d'indigènes défendant leurs biens contre les oiseaux, se trouvait là tout seul, parmi la paille et sur une aire douce de mouture. Au loin, quelques palmiers émergeaient. La nuit est tombée d'un seul coup, sans lune, resplendissante d'étoiles.

Autour du feu mort, mes coolies et les bœufs des charrettes dorment. Le cri plaintif d'un hibou, chercheur de crabes, a retenti. Et certes, moi aussi, narrasse, le front au ciel, dormirais-je dans ce calme et cet isolement, si mon esprit sollicité par la date, n'avait trouvé à ce lieu sans particularités bien définies, mais que mon imagination transformait insensiblement, un étrange caractère.

Ainsi, autrefois, en Judée, pendant une nuit douce et pleine d'étoiles, à cette heure et dans un paysage semblable, un enfant vint au monde et sa mère l'enveloppa de langes en un abri comparable à celui-ci. Voici la paille, les bœufs — au loin les palmiers. Peut-être, tout à l'heure viendront des gardiens de troupeaux attardés. Ne sommes-nous pas sur une route habituelle, peu éloignée d'un village ? Ces bergers presque nus et n'attendant pas de mystère, passeraient dans la grande indifférence de leur race. Mais moi, au bruit des grelots et à leur pas-

sage fantomatique, quelles impressions profondes ne ressentirais-je pas ! Et mes regards ne chercheraient-ils pas au devant le guide lumineux ?

Ce qui arriva fut bien plus beau. Et vraiment, si les circonstances les plus fortuites et les plus naturelles peuvent prendre selon leur succession, le hasard, les coïncidences et l'état d'âme avec lequel on s'y mêle, de telles couleurs et de telles significations, je comprends en cette heure toutes les causes de l'inspiration et pourquoi le poète voit une légende au lieu des réalités.

Au point d'où la piste des charrettes sortait des arbres apparurent soudain des lueurs de torches. Et voici que de l'ombre où je veillais, je distinguai bientôt trois bonzes — trois ! Leurs grandes draperies jaunes, imprécises dans les lumières mouvantes, semblaient pailletées d'or. Ils étaient chargés d'objets indistincts, tels Balthazar, Melchior et Gaspard l'étaient d'or, d'encens et de myrrhe. Ils passèrent et disparurent.

Ah ! qu'on coure après les mages qui viennent de passer ! Ils ne peuvent être loin. Qu'on les ramène. Qu'on aille au village proche chercher une jeune mère au sein lourd et qu'elle vienne avec son nouveau-né. Elle n'aura pas les longs voiles légendaires ni l'anneau de lumière autour du front, mais qu'importe ! Vous, accrochez des torches à ces pilons et préparez la crèche. Groupez-vous en cercle et que les lumières jouent sur vos faces et vos épaules.

Voilà l'enfant. Femme, mets là ce petit. De son haleine, le bœuf a tiédi la paille. Pose ton or à terre, vieux Melchior. Balthazar, brûle un peu d'encens. Et toi, Gaspard, verse la myrrhe sur les petits pieds de l'enfant. Et tandis que dans des fêtes solennelles, cent pays adorent et chantent l'Enfant divin, nous, perdus dans la nature, le silence et la nuit, contemplons cette humble réalité, à laquelle il faut si peu d'illusions pour qu'elle nous semble un rêve.

IX

Bantei Chhma.

1 janvier 1914.

Subitement, comme s'il s'était déclenché mécaniquement, le régime des vents annuels vient de s'établir. De tous les points du royaume, des cerfs-volants commencent à s'élever. Des lanières de rotin tendues dans leurs armatures vibrent dans l'air avec des ronflements de frelons. Et les nuits seront bercées par ces jouets légers, murmurant chacun sa note éolienne et monotone.

Depuis trois jours, je suis la route de Bantei Chhma, remontant de nouveau au Nord du pays, vers ces monts Dangrek où le Prah Vihear m'a déjà attiré. Mais, tandis que ce temple se dresse, juste au Nord du pays sur le sommet de la grande barrière rocheuse, Bantei Chhma, au Nord-Ouest est tapi à ses pieds, au delà d'interminables forêts clairières. Vent et bœufs en marche soulèvent des nuages de poussière sablonneuse qui nous couvre comme une cendre et craque sous les dents. Les larges feuilles des arbres, séchées par le soleil, tombent avec un bruit de métal.

Sur les pistes que l'on parcourt, les seuls êtres vivants qui errent dans ces solitudes ont marqué l'empreinte de leurs pieds. On reconnaît le double croissant des bœufs, l'anneau du cheval, les marques incisives du sabot nerveux des cerfs. Ailleurs, où la dernière eau dormante vient de s'évaporer, ce sont, dans la vase durcie, les étoiles déliées des échassiers ou le large labourage des éléphants sauvages. Et puis, pardessus tout, voici les pas des hommes, des enfants et des chiens fidèles près de l'ornière des charrettes.

Ces traces effacées chaque matin par le vent et reformées chaque jour sont toute la vie de la forêt qui reste pétrifiée quelques instants : les grands et redoutables mystères nocturnes, la terre bouleversée du

combat des fauves, les herbes foulées pendant leur sommeil et la conjonction terrible des traces vers les points d'eau — toute la tragédie séculaire de l'astuce et de l'instinct.

Lorsque les heures de marche se sont succédées et que, toujours, le même horizon s'est reformé, obsédant, énervant, voici soudain que des pistes se croisent. On voit des arbres coupés. Les pieds humains se multiplient : c'est le village proche, l'étape, un peu de fumée et d'humanité. Un chien aboie et l'on voit enfin les toits de chaumes sous les bananiers.

3 janvier.

Angkor était jadis joint à Bantei Chhma par une route que la piste des charrettes actuelle longe, coupe et sillonne. Ces anciennes chaussées khmères que l'on retrouve, rayonnent de l'antique capitale vers tous les grands édifices.

Sauf les arbres qui les ont envahies, elles gardent leur physionomie. Voyageant sur leurs larges levées de terre qui dominaient les plaines de deux, trois et quelquefois cinq mètres de hauteur, les charrettes modernes étant exactement les mêmes que celles d'autrefois, on peut vivre huit siècles plus tôt, surtout lorsqu'on se rend, ainsi que je le fais, en pèlerinage vers le temple auquel elles aboutissent.

Les plaines ondulent jusqu'à l'horizon. Les grands trous, creusés à droite et à gauche de ces digues pour en fournir la terre, sont devenus des étangs que des bouquets d'arbres ombragent. Il s'en échappe des bandes de canards mandarins, des aigrettes et des grues à tête rouge. Des lotus et de belles fleurs mauves aux pétales aiguës y fleurissent.

Depuis des siècles, les caravanes trouvent dans ces bassins artificiels l'eau et un peu de fraîcheur. En forêt, la chaussée change de caractère. Elle est marquée d'une ligne de verdure plus intense et plus inextricable que les environs.

Lorsqu'elle rencontre une rivière, on voit encore les ponts anciens ou leurs traces. Ils sont toutefois presque toujours en bon état. Hier j'ai passé sur le Spean Töp qui traverse le Stung Sreng. Ce pont remarquable mesure plus de cent-cinquante mètres de long. Il domine les eaux basses de plus de dix mètres de hauteur, et compte vingt-sept arches. Le fleuve coule en torrent entre les piles resserrées et tombe en cascade du haut du degré ménagé par les constructeurs en aval. Les berges sont à pic et l'ensemble est superbe.

Sur cette chaussée et en cette région, les ponts, plus petits, se succèdent. On peut évaluer à cent, pour les quatre plus grandes routes anciennes que nous connaissons, le nombre de ces ouvrages d'art très soignés, ornés d'un parapet Naga aux têtes épanouies.

Les Khmers ne se contentèrent pas, en effet, d'édifier des temples au hasard. Ils les ont reliés entre eux, car chaque temple marquait une agglomération. Ils ont construit de vastes réservoirs parementés, pourvus de gradins, de perrons ou de débarcadères ; aménagé des pentes, des esplanades comme à Vat Phu, au Prah Vihear et à maints endroits, pour asseoir leurs monuments. Ils ont connu les égouts, nous en voyons à Angkor Thom, des canalisations compliquées. Ils élevaient des digues autour de leurs villes — ou des remparts ceints de douves.

Toutes ces manifestations de leur activité et de leur ingéniosité ne se bornent jamais à des demi-mesures, mais atteignent toujours à des grandeurs émouvantes. Rien ne les fit reculer. On n'a même jamais l'impression qu'ils aient hésité.

Les divinités inspiratrices de tels efforts, du haut des piédestaux humides d'eau lustrale, avec le calme sourire que les sculpteurs leur donnèrent, furent satisfaites sans doute, puisque pour elles, la terre et la roche étaient soulevées jusqu'à l'horizon lointain, dont leur regard tutélaire détermina les limites.

9 janvier.

La levée du plan de Bantei Chhma m'a demandé dix jours de travail ininterrompu, de l'aube à la nuit. Aucun temple du Cambodge n'est plus ruiné, aucun n'est si vaste ; et nulle part je n'ai trouvé autant d'épines et de ronces. Mais nulle part non plus, je n'ai éprouvé émotion aussi profonde à étudier sur place des pierres et à les réédifier une à une sur le papier.

Ce groupe est l'un des plus anciens du Cambodge et se place à la fin du viii siècle environ. Il est aussi, je crois, le plus étendu des temples du monde. Il en est, le plus éloigné d'Europe. Les plans hâtifs que L'on en possédait étaient presque entièrement faux : je m'en suis convaincu. Et je donnerai quelques chiffres, car seuls ils auront l'éloquence et l'autorité suffisantes.

Une première enceinte en blocs de limonite de quatre mètres de hauteur et de soixante centimètres d'épaisseur décrit un quadrilatère de huit-cent-trente mètres Est-Ouest sur six cents Nord-Sud. Elle est entourée d'un fossé à gradins de soixante-cinq mètres de large. Extérieurement et à deux cents mètres des quatre portes centrales de cette enceinte, se dressent, sur les axes prolongés, quatre temples, eux-mêmes bordés d'enceintes et de fossés, mesurant en moyenne vingt-cinq mètres sûr trente-huit. Le temple de la porte Sud est doublé. Un sixième s'élève en outre à une centaine de mètres de l'angle Sud-Est de l'énorme enceinte. Tous ces temples extérieurs étaient surmontés d'une tour à quatre visages. Telle est l'imposante ceinture d'édifices dignes de celui que nous allons parcourir.

Des chaussées-digues de treize mètres de largeur, dallées, franchissent ces fossés et accèdent à chaque porte axiale. Des géants de deux mètres de hauteur soutenaient le parapet-naga. Les quatre portes étaient quatre tours de huit mètres de hauteur. Des Garoudas dressés en flanquaient les coins.

Entrant par l'Est, nous voyons d'abord, à droite, un vaste bassin de soixante mètres, bordé de quatorze gradins, un nouveau monument,

puis, couverte d'herbe, une belle et vaste terrasse basse, dont les Nagas jonchent le sol. Ses proportions étaient de vingt-huit mètres soixante-dix sur vingt-cinq mètres trente.

Une nouvelle enceinte, formée d'une colonnade et de son appentis ; le mur intérieur, couvert de bas-reliefs comme à Angkor Vat, sur une hauteur de deux mètres soixante mesure deux-cent-quarante-neuf mètres Est-Ouest et cent-quatre-vingt-un mètres Nord-Sud. Chaque face est percée d'une porte monumentale formée de trois porches, surmontée de trois tours et mesurant cinquante-six mètres de longueur. Cette ceinture vivante où fourmillent les guerriers par milliers et où se déroutent des scènes de la vie des anciens Khmers est en partie écroulée. Aux quatre angles, quatre tours renversées.

Et l'on pénètre dans le temple proprement dit. Une colonnade superbe, avec double appentis, décrit la croix perpétuelle dans une nouvelle colonnade d'enceinte de vingt-cinq mètres sur trente. La frise, qui court de colonne en colonne, de un mètre cinquante de hauteur, est ornée sans interruption de danseuses les bras levés et séparées entre elles par des fleurons ou des Nagas épanouis. Les hautes fenêtres du mur d'enceinte sont barrées de colonnettes en pierre tournée.

Sur un espace déterminé par une nouvelle galerie voûtée, trapue, obscure, et mesurant cent-trente-cinq mètres Est-Ouest et cinquante-cinq mètres Nord-Sud, ce ne sont que galeries se recoupant, cours soit à colonnades, soit exiguës, édifices secondaires, tracés dans une ordonnance compliquée et dont toute la surface considérable des murs est ornée à profusion.

Extérieurement à ce centre monumental, fantastique, mais toujours dans l'aire déterminée par la colonnade des bas-reliefs, aux axes Nord, Sud et Ouest, s'élèvent de nouvelles tours, ceintes de leurs galeries et flanquées de nouveaux édifices qui alternent avec de vastes bassins parementés.

Dans les espaces libres — il en reste — des murailles de trente-trois mètres de longueur reviennent à angle droit et déterminent des cours. Dirai-je que dans ces cours se dressaient de nouveaux édifices ; qu'au Sud et au Nord de la première colonnade, il y a deux admirables édicules élevés sur un soubassement de trois mètres soixante où sont sculptés, sur chacun d'eux, quarante-neuf géants, les bras levés et grimaçants ; que les portes principales sont précédées de terrasses cruciales ?

Cet ensemble que l'imagination accepte difficilement dressait donc cinquante-cinq tours dont la moitié sont flanquées des mêmes quatre faces humaines que nous avons vues au Bayon. Trois seulement de ces tours n'ont que six mètres de haut. Les autres varient de huit à quatorze mètres. Je pense que selon une progression apparente encore, celles des sanctuaires étaient plus élevées : elles sont écroulées.

Les voûtes des galeries atteignaient, les plus basses, quatre mètres cinquante au-dessus du dallage. Partout, ce ne sont que portes et portes fausses ou murées ; fenêtres à balustres, fausses fenêtres. Chaque tour mesure environ dix-huit mètres carrés de base. Cette levée de pierres étonnante repose sur un soubassement mouluré. Le tout était plafonné. Au sommet branlant d'une tour, une pierre conique émergeant du lotus épanoui porte la mortaise d'un mât terminal.

Àl'Est de tout cet ensemble, au delà du petit temple extérieur, un réservoir de un kilomètre et demi environ sur un kilomètre Nord-Sud, fut creusé. La terre enlevée forme la digue qui le détermine, et qui fut en outre parementée de hauts gradins. Une belle terrasse à étages, de soixante mètres selon l'axe Est-Ouest, le domine sur son bord Est. Au centre de ce lac qui n'est plus qu'un marécage, sur une île, on trouve encore un nouveau temple bordé d'une enceinte, mesurant vingt-sept mètres sur trente-sept, des fossés de dix-sept mètres de large — et précédé de nouveaux bassins !

Considérant Bantei Chhma, ses abords et les dispositions prises pour son édification, il faut tenir comme certain que cinq kilomètres carrés de terrain furent remués et qu'un quadrilatère de plus de six cents mètres sur cinq cents fut effectivement couvert de pierres sculptées. Les carrières se trouvent cependant à plus de vingt kilomètres de là. Actuellement, le désert s'étend au Nord jusqu'au Siam, et l'on met deux journées de marche active pour franchir celui qui sépare des régions habitées du Cambodge.

Du temple, tout est écroulé. Des tours dont à peiné le tiers reste debout, ne sont que des monceaux de matériaux de huit, neuf mètres de hauteur. Des édifices ont été complètement sapés. Aucun temple du Cambodge ne fut à ce point dévasté, et là, la végétation presque absente, en dehors des ronces, n'a pu être cause du moindre effondrement.

On retrouve un grand nombre d'aménagements postérieurs à son édification. Des communications inter-galeries ont été changées. Ici, des portes nouvelles furent ouvertes. Là, au contraire, on en voit d'hermétiquement murées, En lisant le plan, on s'aperçoit que pour passer dans des parties mitoyennes, il fallait faire des détours compliqués. Ailleurs, des portes viennent buter les unes contre les autres et leurs frontons se font face à soixante centimètres l'un de l'autre. Enfin, un grand nombre de figurations du Bouddha se mêlent aux sculptures brahmaniques.

Sans verdure presque, ce chaos apparaît farouche sous le soleil. On dirait d'une tempête de pierres. Tout le jour, les dalles sont brûlantes. Il faut y avancer avec précaution, car on sent les écroulements bouger encore sous son pied. Des tours sont à leur instant critique d'équilibre : il semble qu'un bruit même va les faire s'effondrer. Et sur cette dévastation de colonnes couchées, de portiques arrachés, on voit, de loin en loin, les grandes faces calmes des prasats, qui sourient. Dieu formidable ! est-ce de cette mort et de cette dévastation que tu souris, ou bien des souvenirs sur lesquels se sont fermés tes yeux de pierre ?

L'idée admise jusqu'à ce jour est que le Cambodge serait, une colonie indoue et qu'il devrait à l'Inde seule sa grandeur passée, ses richesses, et l'on ne s'est attaché seulement qu'à ses dogmes et à sa mythologie.

Si l'on peut évidemment prétendre que, sans l'Inde, ce pays ne serait jamais parvenu au point où il est parvenu, il ne faut pas oublier de noter, ce que l'on a trop oublié de faire, à mon sens, qu'il présentait un terrain tout préparé pour la semence et que sa civilisation économique étant accomplie, débarrassé de préoccupations d'ordre matériel, il était prêt à servir les spéculations religieuses et intellectuelles que devait lui inculquer l'élite qui l'avait choisi comme terre d'élection.

Avant notre ère, les Chinois s'y livraient au commerce, y écoulaient leurs marchandises, intéressés à provoquer des besoins auxquels ils pouvaient seuls répondre. Il y eut donc à ce moment une ascension sensible de l'état sauvage des peuplades aborigènes, un éveil, si l'on veut, de toute une vie économique. Et ce qui prend une singulière signification, c'est que ce commerce chinois — exclusivement chinois — non seulement ne fit que prospérer pendant toute la période indoue, mais demeure encore de nos jours à l'état de monopole, au point qu'une boutique cambodgienne est chose presque inconnue au Cambodge.

Les récits chinois que nous possédons dès l'an 222, et qui s'échelonnent de siècle en siècle jusqu'à la fameuse relation de Tchaou Ta-Kouan en 1265, date où l'apogée khmère est déjà consommée, nous révèlent cet état de choses que confirme l'état actuel du pays.

Les poids cambodgiens, par exemple, n'existent pas et les unités de mesures dont on se sert sous des noms cambodgiens, ne sont autres que les poids chinois. Sur les bas-reliefs du Bayon, ce qui nous reporte au ix siècle, j'ai relevé une jonque de modèle incontestablement chinois, semblable en forme, en capacité, en gréments aux jonques chinoises modernes qui transportent le riz. Les quelques rares industries

du Cambodge font venir en grande partie leurs matières premières de Chine ; je ne citerai en exemple que le plomb vitrifié utilisé à l'ornementation de tous les frontons de pagodes, des socles des bouddhas, et qui est importé de l'Empire du Milieu au prix de 13 francs les 60 kilos.

C'est en vain que l'on chercherait dans une case cambodgienne un objet indou quelconque, de même que je les ai cherchés en vain sur les bas-reliefs des temples. Le lit, la coupe à eau, les armes, les rares objets insignifiants de cette case et des bas-reliefs sont ceux de tous les peuples primitifs, ceux que l'on retrouve en pays moï — en un mot ceux que tout homme jeté nu sur la terre trouve naturellement et immédiatement. La case, la pagode, le costume cambodgiens n'ont absolument rien d'indou, voilà ce qui n'a pas été assez remarqué et ce qui autorise mes assertions.

Je donnerai ailleurs tous les arguments qui conviennent mais dont l'énoncé seul serait ici trop long. Ce qu'on doit, je crois, retenir, c'est que l'on peut voyager dans tous les sens du pays sans retrouver rien d'économique d'origine indoue, tandis qu'à chaque pas l'on rencontre des industries, des ustensiles, des parties de vêtements, des aliments qui sont chinois.

Tout ceci établi, nous voilà face à face avec les monuments. Sont-ils indous ? Ils sont indous par leur destination et ce sont des idoles indoues qu'ils abritèrent. Mais ne nous y trompons point, là s'arrête la parenté et là commence cette extraordinaire et admirable personnalité du peuple khmer. Qu'un Makara apparaisse à un tympan et que Krisna soulevant la montagne pour protéger ses bergers, figure sur un fronton, voilà les conséquences des religions et des mythologies communes. En réalité, ces représentations ne pouvaient pas ne pas être là, puisque nous savons d'autre part que les Khmers étaient sans religion et sans mythologie.

Mais les monuments ont un plan différent de celui des édifices indous ; ils sont même de conception opposée puisque le principe essen-

tiel d'un plan indou exige la diminution de la hauteur des tours à mesure que l'on approche du sanctuaire alors que les tours khmères grandissent progressivement jusqu'au Saint des Saints.

Une telle divergence de vues dans l'ordonnance générale et fondamentale d'un ensemble est assez suggestive et le parti khmer au point de vue décoratif et de l'effet ne laisse pas d'être préférable, puisqu'il montre, aux foules, non pas une porte et une enceinte qui cachent tout le reste, mais au contraire, une totalité d'édifices progressivement ordonnés.

Ces constatations vont à l'encontre des idées généralement admises, puisqu'il est entré dans l'habitude des plumes de savants même autorisés, d'écrire trop souvent les temples indous du Cambodge.

Dès le vi siècle, époque à laquelle les premiers édifices en pierre s'élevèrent au Cambodge qu'y avait-il dans l'Inde ? La question est d'autant embarrassante, qu'il n'y avait rien de semblable. Les temples indous, antérieurs aux temples cambodgiens, n'étaient que des caves aménagées, sculptées dans le roc, superbes sans doute, mais dont on ne trouve pas une réminiscence au Cambodge. Le Gandhara nous a conservé de vastes stupas, également antérieurs à l'époque héroïque du Cambodge, stupas hémisphériques couronnés de parasols de pierres à cinq étages dont pas une réplique même approchante n'existe en pays khmer.

Si donc l'architecte indou avait inculqué sa science à l'ouvrier khmer, pourquoi ne lui aurait-il pas transmis des principes d'édification en pratique dans l'Inde depuis des siècles, et comment aurait-il fait surtout pour lui transmettre des plans et des procédés qu'il n'avait lui-même jamais utilisés, qu'il ne devait jamais utiliser, et qui lui étaient sans doute inconnus ?

C'est par conséquent abandonné à lui-même, semble-t-il, que le constructeur édifia au Cambodge ces monuments qui devaient l'illus-

trer. Comment s'y prit-il ? Comme tous les peuples primitifs disposant de moyens restreints s'y prirent pour construire en pierre, c'est-à-dire en copiant simplement et en agrandissant la maison en bois. Cette maison en bois, nous la connaissons : elle figure sur les bas-reliefs, c'est celle de nos jours. Et voilà donc la solution capitale et définitive du problème : on retrouve de Bantei Chhma à Angkor Vat, les toits emboîtés, les pignons superposés, les portes désaxées, les fenêtres encadrées et placées à la hauteur d'un homme assis sur le sol, et les galeries-colonnades de cette maison en bois.

Non seulement on reconnaît toutes ces formes particulières, mais les pierres mêmes sont traitées comme des planches et des solives ! Et n'est-ce pas parce que les Cambodgiens étaient incapables de concevoir autre chose, que nous constatons dans leur architecture cette absence d'évolution du premier siècle au dernier : ce qui permet de dire avec quelque raison que les Indous ont trouvé au Cambodge, en plus d'une vie économique florissante, une architecture déjà existante et que leur rôle se borna principalement à remplacer le bois par la pierre ?

Ainsi, grâce à eux, le génie Khmer a été rendu immortel. Ils l'ont sollicité dans une mesure extrême. Ils lui ont imposé, non pas des formules nouvelles, mais des prétextes et des moyens nouveaux de se manifester. Et je ne peux reproduire ici en conclusion que la phrase écrite au début de cette discussion dans le but de la provoquer : Les temples Khmers ne sont indous que par destination. Avancer que des architectes indous en réglèrent la construction serait jouer sur les mots, puisque nous savons désormais que ces architectes, quels qu'ils fussent, n'ont fait que copier les maisons du pays, qu'ils en ont respecté toutes les dispositions et les profils. La pagode d'argent construite il y a quinze ans à Phnom Penh l'a été par des Français — allons-nous dire que son architecture est française ?

Je terminerai ces vues d'ensemble dont on se défie un peu aujourd'hui, mais qui pourtant résument en elles cent observations minutieuses, cent faits concordants dont seules peuvent s'étayer des discus-

sions techniques et spéciales, par de nouvelles investigations aiguillées cette fois à travers l'héritage purement indou des Cambodgiens.

Où devons-nous trouver trace de cet héritage ? Évidemment dans le domaine religieux et mythologique. Elles sont alors nombreuses. Le Râmâyana et le Mahâbhârata sont les poèmes nationaux, très peu modifiés par les Cambodgiens. Le panthéon indou se reconnaît sous toutes les appellations khmères. La langue renferme un grand nombre de mots sanscrits, pâlis, intacts ou dénaturés et concernant généralement la religion, le culte, la philosophie et la royauté. La cythare des bas-reliefs khmers est pareille à celle des balustrades des stupas du Gandhara. Les bijoux des femmes sacrées d'Angkor viennent en droite ligne de l'Inde.

En résumé, on retrouve dans le Cambodge héroïque un fond nettement primitif et aborigène qui se laisse immédiatement reconnaître si l'on en retranche d'une part l'état économique et tout ce qui en découle qui est chinois ; de l'autre, l'état intellectuel et tout ce qui en découle qui est indou. Rendu possible par celui-là ; inspiré et exalté par celui-ci, l'art khmer apparaît dans toute son originalité : il invente le Naga, cette conception unique, la tour à quatre visages, le Garuda-cariatide, les terrasses sur colonnes de Beng Méaléa, les toitures de Vat Phu, en un mot cent éléments qui peuvent être placés dans les premiers rangs des manifestations les plus belles de l'art universel.

Il n'est pas possible de suivre chronologiquement l'évolution de l'art khmer, pas plus que de formuler à son sujet des règles certaines. L'épigraphie nous a donné de nombreuses dates d'édifications de temples ; et j'ai souvent constaté qu'il n'y avait pas coïncidence entre elles et les dates qu'exigerait un processus artistique logique.

Partant de la quasi-certitude que les Khmers avant leur indouisation ne savaient pas et n'avaient jamais construit en pierre, puisque rien ne reste de l'époque pré-indoue, il semblerait qu'on puisse vaguement suivre dans la succession des monuments un perfectionnement graduel

qui pourrait permettre d'établir l'évolution d'une science partie du néant.

D'une extrémité à l'autre du pays, on remarque les mêmes erreurs, on ne relève aucun progrès dans la construction. En outre, une grande partie des plus beaux morceaux de sculpture se trouvent dans les groupes classés les premiers par l'épigraphie, alors que les mêmes morceaux correspondants — les Tévadas par exemple — sont d'une infériorité frappante à Angkor Vat, le temple le plus récent.

On se trouve devant un nombre considérable de monuments : Prah Khan, Ta Phrom, Prah Vihear, Bantei Chhma, tous de grandes dimensions, mais qu'aucune progression ne classe, qui semblent tous contemporains, dont l'art est identique en exécution, inspiration et composition, alors que les inscriptions nous certifient que près de quatre siècles s'écoulèrent entre leur construction.

Essayons de nous diriger, dans ce labyrinthe, et de découvrir sur ces murs fleuris, un élément décoratif quelconque qui, par son apparition dans Un temple déterminé, nous permettrait de le classer selon la logique, avant ou après tel autre. Je n'en ai pas découvert.

On trouve dans les uns et dans les autres les mêmes rinceaux, les mêmes feuilles couchées, les mêmes rosaces, d'une exécution inégale, et de reliefs variables dans un même groupe. On voit dans les bas-reliefs de Bantei Chhma, la scène du ciel et de l'enfer, représentée et disposée de la même façon qu'à Angkor Vat ; des tours à quatre visages à Bantei Kedei et à ce temple énorme d'où nous venons, ainsi que des Garoudas dressés aux angles des portes d'enceinte.

Des Tevadas-cariatides soutiennent les assises de la grande terrasse d'Angkor Thom, nous avons remarqué les semblables à Bantei Chhma. Des linteaux particuliers formés de danseuses sont à la fois à Prah Khan et au Ta Phrom. Les géants portant le Naga, ornent les digues d'Angkor Thom et celles de Bantei Chhma. Les petits édifices à fausses

demi-voûtes se rencontrent un peu partout. Un peu partout aussi j'ai trouvé des gardiens sacrés, les mains appuyées sur leur massue. Sur les trois immenses successions de bas-reliefs qui ornent Bantei Chhma, le Bayon et Angkor Vat de deux siècles en deux siècles, il n'y a pas un objet quelconque, un ornement, un costume, un bijou particulier à un groupe et qui ne figure dans tous. Je pourrai, durant des pages, poursuivre l'énumération ; et si pourtant, on relève de temps à autre de légères différences d'interprétation ou de conception, elles sont telles qu'aucune d'elles ne saurait être placée postérieurement ou antérieurement à une autre.

Si, croyant pouvoir tirer une conclusion de ce que le Bayon est pyramidal ainsi qu'Angkor Vat, marquant ainsi sur les monuments plans un progrès architectural et décoratif, nous voulons nous baser sur ce progrès pour établir un système, il s'écroulera immédiatement. Bantei Chhma renferme un groupe pyramidal d'un effet remarquable et Beng Méaléa, presque contemporain d'Angkor Vat est entièrement plan.

Allons-nous formuler que les lois de la décoration khmère, suivant le grand principe universel d'aller du simple au composé, ont compliqué les éléments décoratifs, à mesure qu'elles vieillissaient ? Nous tomberions dans une erreur. J'ai parlé des fantastiques linteaux de Bakong et de Loley. Ils sont dix fois plus compliqués que ceux d'Angkor Vat, bien que leur étant antérieurs. On a constaté la simplicité de Beng Méaléa, certainement postérieur à tous les autres groupes ; Dès Bantei Chhma, on trouve le Naga que chevauche le Garuda, alors que le Naga de Bakong est épais et fruste. On comprend du même coup que vouloir adopter le système opposé : aller du composé, du compliqué au simple, n'est pas possible.

J'avais pensé un moment, que la sculpture décorative des monuments était devenue, conformément aux exigences de l'architecture, de plus en plus superficielle à mesure que les édifices se multipliaient. J'ai trouvé trop d'exemples du contraire pour persister dans cette idée. Si l'on veut en effet, que des conclusions archéologiques aient toutes leur

valeur, elles doivent découler d'arguments indiscutables. Une indécision, une contestation, une seule exception peut tout renverser.

Ainsi donc, après des années d'études, sur les lieux, possédant près de deux mille clichés photographiques, le relevé méthodique des bas-reliefs, et les plans en main, ma conclusion provisoire est qu'on ne peut pas conclure et qu'il est impossible, à mon sens, de déterminer, dans l'état actuel de nos connaissances, l'évolution de l'art khmer, puisque l'on ne peut relever un indice quelconque sans en trouver immédiatement et dans la même place, un nouveau qui l'infirme.

Cette constatation a son importance et ses causes. Or, dans cette question, les causes sont connues. Mais comme elles n'étaient a priori que des suppositions, elles se trouvent confirmées par cet imbroglio, puisque seules, elles ont pu le provoquer.

La décoration si peu uniforme d'un même temple, ce côtoiement de morceaux remarquables et de parties maladroites, proviennent ainsi qu'on était en droit de l'imaginer, de la variété des artistes employés et non pas des époques successives, nécessaires à l'édification du monument. Un sculpteur travaillant en l'an 900, peut avoir été plus adroit que tel autre travaillant cent ans plus tard. Comme nous n'avons pas pour nous guider une transformation de l'art, les différences de métiers ne sauraient donc en tenir lieu.

Pourrions-nous d'autre part nous guider avec prudence d'après les meilleures sculptures des temples, comparées entre elles ? Pas davantage. Tel temple, par exemple, se trouve à l'extrémité du pays, alors que la capitale accapare tous les meilleurs artistes, qu'une cour et de hauts personnages payent mieux. Ce temple peut par conséquent bien être contemporain de tel autre édifié près d'Angkor et toutefois lui être inférieur, les meilleurs ouvriers ayant été accaparés.

Quelles sont les causes de cette fixité singulière de l'art khmer, qui, de la première époque à la dernière, demeure semblable à lui-même ?

La diversité des parties du royaume, les rivalités, les races différentes même qui le composaient, ont peut-être empêché l'évolution logique d'une seule école. Il y eut des mélanges, des emprises et des sauts en avant, des retours en arrière, qui motivent cette absence d'unité, de progression régulière que nous trouvons toujours dans toutes les époques de culte, de politique et de convictions uniformes. Le nombre, la grandeur et l'édification successive et précipitée des monuments n'indiquent que la volonté de cette classe dirigeante que rien ne faisait reculer et qui était seule soumise aux fluctuations d'une théogonie introduite complètement depuis peu.

N'est-ce pas là, ajouté à ce que je disais au chapitre précédent, les motifs de ce déséquilibre que l'on constate entre la médiocrité de la construction proprement dite, œuvre du peuple obscur qui se défend et garde en lui des impulsions ou des inerties profondes, et la splendeur du programme élaboré par l'aristocratie qui sut insuffler aux artistes la flamme et l'envol qui devaient racheter la pauvreté de l'architecture ?

Certes, l'indouisation intellectuelle et religieuse du Cambodge ne s'est pas faite brusquement. De l'époque reculée où elle pénétrait lentement, il ne nous reste pas d'édifices, ni aucun motif décoratif dont l'apparition lointaine, certifiée par l'histoire et l'épigraphie, nous donne un point de départ précis.

Comment, concurremment avec la littérature définitivement introduite au vi, et dont ils s'inspirèrent, les éléments d'origine indoue de l'art décoratif khmer se transformèrent-ils au Cambodge et s'adaptèrent-ils à ces cerveaux neufs et primitifs encore ; par quels tâtonnements la pierre succéda-t-elle au bois ? — voilà de belles questions dont il importerait de démêler la solution à travers une transformation de peuple, telle qu'on en chercherait sans doute en vain, dans le monde, des résultats comparables.

Au point de vue purement plastique, le problème m'apparaît d'une clarté parfaite. On découvre aisément les phases du remplacement du

bois par la pierre. Je le démontre par ailleurs tout au long. Ici, je me bornerai à dire qu'en plan, élévation et coupe, un monument khmer en pierre peut être exécuté exactement de la même façon en bois, dans tous ses détails, et qu'on retrouve même dans le traitement du grès des particularités de métier propres au traitement du bois.

Les artistes khmers étaient de merveilleux sculpteurs sur bois depuis une époque que nous ignorons, lorsqu'ils se mirent à sculpter la pierre. Il y eut une utilisation spontanée de principes séculaires communs, et de tout ce qui était purement décoratif. Les constructeurs débutaient, mais les sculpteurs changeaient seulement d'échafaudages.

Les constructeurs sortaient du peuple réquisitionné, du peuple ignorant, qu'il était impossible de dresser, d'instruire — de là la médiocrité perpétuelle de leur œuvre. Mais les sculpteurs étaient capables de puiser leur inspiration aux sources mêmes, de par leur nature supérieure et leur imagination féconde — de là la rareté et la splendeur de leur œuvre. Nous étions arrivés, quelques paragraphes plus haut, à ces mêmes constatations par des chemins différents.

Au même moment, dans l'Inde d'où venaient littérature et religion et au Cambodge, les premiers monuments en pierre furent édifiés, en raison probablement des rapports constants qui joignaient les deux pays et mêlaient, de longue date, leurs intelligences. Mais ce qu'il y a de tout à fait remarquable, c'est que le synchronisme des deux peuples s'arrête là, je l'ai dit, et leurs arts, leurs conceptions architecturales deviennent différents.

Ce fut au Cambodge quelque chose de particulier, de personnel, qui se manifesta désormais. L'Indou et le Khmer quoique de races séparées avaient allumé leurs torches au même foyer, au même moment, puis partirent chacun de son côté. Il est incontestable que le sauvage la porta plus haut que l'antique civilisé dont il était tributaire. Quel bel exemple de génie, de foi — et d'enthousiasme !

Dans une telle éclosion, et étant donné tout ce que j'ai résumé précédemment, qu'y a-t-il d'étonnant que nous ne trouvions ni méthode, ni filiation, mais des agissements supérieurs dès l'origine ; un art en apparence nouveau, mais qui déjà portait en lui lors de sa transposition dans le grès, ses formules et sa pratique ; — des hommes enfin qui jetaient à la fois la graine, la fleur et le fruit d'un lotus qu'ils ne cueillaient pas tige à tige, de saison en saison, mais depuis qu'ils étaient nés et à grandes brassées.

Chacun, habile ou maladroit, apportait son ciseau. Ni de mesure ni de méthode, mais du génie et de la pratique. Cet art est un miel fait par toutes sortes d'abeilles. Il est comme une rumeur confuse. Et si la beauté peut se passer de règle et de méthode ; si elle est la manifestation essentielle de l'âme et du cœur des hommes ; si elle doit, sans que rien puisse la retenir ou la maîtriser, fleurir jusqu'à son dernier bourgeon, — elle a trouvé au Cambodge le principe vital, l'air généreux, le soleil et les mains ferventes qui lui étaient indispensables et qu'aucun pays n'a possédés peut-être dans une telle mesure.

Épilogue

Je dois suspendre pour quelque temps la mission qui m'a été confiée au Cambodge, par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et redescendre à Phnom-Penh pour la mise au point de mes notes.

La capitale actuelle de ce pays offre si peu d'intérêt dans l'ordre des idées où j'ai tenté d'entretenir le lecteur, que je ne saurais écrire une ligne de plus hors des belles solitudes de mes expéditions et loin de ces pierres que j'aime tant.

Si j'ai cru devoir tracer ces pages au fur et à mesure de mes étapes et au cœur même de ce qu'elles décrivent, c'est que j'ai pensé que le grand

public ignorant du passé cambodgien, fasciné seulement par Angkor, y trouverait quelque intérêt, peut-être quelque émotion, plutôt que dans ces grands volumes techniques et froids d'un abord peu engageant.

En dehors de l'observateur envoyé pour un travail minutieux, long et difficile, je n'ai pu oublier un seul instant ce que j'étais et ce fut pour moi un irrésistible besoin aux instants de repos, la nuit venue, mes plans mis au net et le résultat de mes recherches consigné, de me retrouver en communication avec ce grand confident impartial qu'est le public et de lui dire librement les belles émotions que l'un de ses enfants perdu au milieu d'une telle nature et d'un tel passé ressentait.

Parfois le style a trahi ma pensée, parfois il l'a gênée. Qu'on me soit indulgent. Peut-on être en possession complète de soi, véritablement, lorsque l'on s'abandonne en de telles circonstances et que tout le jour, alors qu'on piétine d'impatience et de curiosités juvéniles on s'attarde, retenu par une conscience scrupuleuse, à des mesures de pierres, des différences de niveau et des relevés d'architecture ? C'était une joie pour moi de me libérer en ces occasions de mon strict programme archéologique.

On a trouvé, dans ce volume, quelques renseignements qui, je le pense, permettront aux curieux de se faire une idée assez précise de ce que fut le Cambodge et de ce qu'il est devenu. Si du moins des recherches techniques, mes longues journées d'exploration et de travail n'apparaissent pas trop à travers ce journal, elles donnent tout au moins aux idées générales exprimées des bases qu'il convient de ne pas rejeter sans un examen minutieux. Elles confirment les données assez vagues déjà admises ou les combattent en usant d'une méthode et en utilisant des vues d'ensemble dont celles-ci n'étaient pas toujours le fruit.

Surtout que l'on soit bien assuré que le Cambodge est le pays hospitalier par excellence. Son climat chaud sans être brûlant, son peuple bienveillant, sa salubrité parfaite pour qui sait vivre normalement dans

le travail et la sobriété en font un champ d'action incomparable. Toutes les facultés humaines trouveront à s'y exercer. L'ombre d'Angkor, cette belle ombre douce et si vivante de souvenirs, cette ombre héroïque qui s'étend si loin est propice à tous les artistes. Qu'ils s'y dirigent, sinon qu'ils y songent et s'en préoccupent souvent pour donner à leur imagination des envolées nouvelles et connaître d'autres exemples du génie des hommes.

Angkor-Vat, le 22 janvier 1914.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_l%E2%80%99ombre_d%E2%80%99Angkor. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.